

Œuvres complètes de Béranger

Pierre-Jean de Béranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Conversation entre mon censeur et moi

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au moi qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ

Et mes chansons, monsieur, mes chansons comment les avez-vous traitées ?

LE CENSEUR

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise ?

LE CENSEUR

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, FEUILLETANT SON MANUSCRIT

Quoi ! monsieur ! vous exigez que je retranche…

(ICI LE PAPIER ENDOMMAGÉ NE PERMET QUE DE DEVINER LE TITRE DES CHANSONS SUPPRIMÉES PAR LE CENSEUR.)

LE CENSEUR

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR

Raison de plus.

COLLÉ

Pardonnez ; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLÉ

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? la chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins

éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter ?

LE CENSEUR

Mais les ministres, monsieur, les ministres ! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons ? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le

monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR

Je n'ai point oublié la jolie chanson de Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à nous qu'on reprochera l'anglomanie : mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre ?

COLLÉ

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur ! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères ?

LE CENSEUR

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs ; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines gaillardises que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ

C’est parce que je ne crains point qu’on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence.

LE CENSEUR

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR

Elle n’est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ

Quoi ! comme l’a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n’ai pas fait, mon livre irait le faire !

LE CENSEUR

L’autorité d’un grand homme est déplacée ici. Il ne s’agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ

En avez-vous de les connaître ?

LE CENSEUR

Je ne dis pas cela.

COLLÉ

En êtes-vous moins censeur et très censeur ?

LE CENSEUR

Je vous en fais juge.

COLLÉ

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'index. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaîté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR

Hors de mon cabinet, je pourrais trouver vos raisons bonnes ; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de Chansons que mon censeur n'a pas dû me

passer.

LE CENSEUR

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ

Que ne me protége-t-il contre les censeurs ?

LE CENSEUR

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier.....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé ; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les flonsflons. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

POST-SCRIPTUM DE 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment ; notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné ; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

Le Roi d'Yvetot

MAI 1813

AIR : QUAND UN TENDRON VIENT EN CES LIEUX (AIR NOTÉ ♫)

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel bon petit roi c'était là !
La, la.
Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.
Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.
Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel bon petit roi c'était là !
La, la.
Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple, qui l'enterra,
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.
On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Quand un tendron vient en ces lieux

N 1.

↑ Haut

La Bacchante

Air : Fournissez un canal au ruisseau (Air noté ♫)

Cher amant, je cède à tes désirs :
De champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs ;
Des Amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison ;
Mais sur-tout bois à ta maîtresse :
Je rougirais de mon ivresse,
Si tu conservais ta raison.
Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser :
Dieux ! Baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.
Verse encor ! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes ?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.

Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah ! je sens redoubler mon être !
À l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.
Dans mes bras tombe enfin à ton tour :
Mais, hélas ! tes baisers languissent.

Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Fournissez un canal au ruisseau

N 2.

↑ Haut

Le Sénateur

1813

Air : J'ons un curé patriote (Air noté ♫)

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver, chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien de freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an ;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.
Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable :
« Allez donc vous promener ;
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne
Il nous mena par hasard ;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part :
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Àl'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né ;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.
À table il aime qu'on rie ;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c…
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : J'ons un curé patriote

N 3

↑ Haut

L'Académie et le Caveau

chanson de réception

AU CAVEAU MODERNE

1813

Air : Tout le long de la rivière (Air noté ♫)

Au Caveau je n'osais frapper ;
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je ! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.
Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
À des gens, qu'appuîrait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle :

Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites !
Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;
Ou quelque chose d'aussi fort ?
Mais que je m'effrayais à tort !
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.
Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme ;
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
Mais ce président sans façon
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.
Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise ;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Tout le long de la rivière

N 4

↑ Haut

Ma Grand'Mère

Air : En revenant de Bâle en Suisse (Air noté ♫)

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage ?
— Non vraiment ; et de mes appas

Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
Maman, vous aviez le cœur tendre ?
— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas longtemps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul il me plut quatre mois ;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
Quoi ! maman, deux amants ensemble !
— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?
— Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
Maman, lui fûtes-vous fidèle ?
— Oh ! sur cela je me tais bien.
À moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
— Oui ; mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !
Comme vous, maman, faut-il faire ?
— Eh ! mes petits-enfants, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi ?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

N 8

↑ Haut

Le Mort vivant

RONDE DE TABLE

Air des Bossus (Air noté ♫)

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Quand le plaisir, à grands coups m'abreuvant,
Gaîment m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Volnay, pomard, beaune, et moulin-à-vent,
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
En fait de vin qu'on se montre savant,
Dût-on pousser le sujet trop avant,

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,

On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !
Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

RONDE DE TABLE.

Air des Bossus.

N 9

↑ Haut

La Bonne Fille, ou les Mœurs du temps

1812

Air : Il est toujours le même (Air noté ♫)

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant ;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille !
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.
Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
À mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent ;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
Un sénateur, qui toujours apostille,

Dit : je voudrais
Servir tes intérêts.

Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer ;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.
Un chambellan, qui de clinquant pétille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on ;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grâce à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix !
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.
Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille ;
Et le petit morveux,

Au lieu d'un, m'en fait deux ;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous ;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants ;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
Telle est ma vie ; et sur mainte vétille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci !
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille ;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Il est toujours le même.

N 13.

↑ Haut

Deo Gratias d'un Épicurien

Air : Tout le long de la rivière (Air noté ♫)

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du Benedicite !
Faut-il qu'à peine il m'en souvienne !
Mais pour que l'appétit revienne,
Je dis mes grâces lorsqu'en
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau ;
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne ;
Tandis que pur, et coup sur coup,
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie
Par bonheur de nous se défie,
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verroux :
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,

Vite au régime on le condamne ;
Sans accident, moi j'ai fêté
Huit danseuses de la Gaîté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
Mais quel convive, assis là bas,
N'ose rire et ne chante pas ?
Chut ! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi ! chez nous cet homme rêveur,
Des rois regrette la faveur !
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
À table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,

Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Tout le long de la rivière

N 16

↑ Haut

Charles VII

Musique de M. B. Wilhem (Air noté ♫)

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos ; plaisirs, adieu !
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour, et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.
Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.
S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non ; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.

J’oubliais l’honneur auprès d’elle,
Agnès me rend tout à l’honneur.
Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
Ô Français, quel jour enchanté
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté !
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J’oubliais l’honneur auprès d’elle,
Agnès me rend tout à l’honneur.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de M. B. Wilhem.

N 18

↑ Haut

Mes Cheveux

Air : Vaudeville de Décence (Air noté ♫)

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
Moi, l’apôtre de la gaîté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté ;
À la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux.
C’est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instants sereins,
Buvez un peu ; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
À longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.
Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire ;
Dans ses bras coulez tous vos jours.

Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.
Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisants.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de Décence.

↑ Haut

Le Coin de l’Amitié

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE À UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE

Air : Vaudeville de la Partie carrée (Air noté ♫)

L’Amour, l’Hymen, l’Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L’Amitié vient compléter la partie ;
Mais qu’on lui fait de mauvais tours !
Lorsqu’aux plaisirs l’âme se livre entière,
Notre raison ne brille qu’à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l’Amitié.
Puis vient l’Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître ;
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu’il voit qu’on l’adore,
À tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout ; il veut avoir encore
Le coin de l’Amitié.
L’Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L’Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.
Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'intérêt ni les folles erreurs ;
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Vaudeville de la Partie carrée.

N 22

↑ Haut

Le Vieux Célibataire

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille (Air noté ♫)

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,

Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
À mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais ;
Auprès de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
À mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse ;
Mais songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
À mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !

Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.
Ne pleure point ; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

N 24

↑ Haut

Le Commencement du Voyage

CHANSON

CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Air du Vaudeville des Chevilles de Maître Adam (Air noté ♫)

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage,
Que doucement elle fuit pour toujours !
Nous qui voyons commencer le voyage,

Par nos chansons égayons-en le cours.
Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.
Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.

Aux chastes sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.
Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
À tant de vœux, dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

N 31

↑ Haut

Les Gourmands

À MESSIEURS LES GASTRONOMES

1810

Air : Tout le long de la rivière (Air noté ♫)

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.
Et d'ailleurs, à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.
La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien ?
À l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Grâces ;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.
Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons :

Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon ;
Chez des Français quel étrange délire !
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.
Pour goûter à point chaque mets
À table ne causez jamais ;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus ;
Les bons mots ne sont qu'un abus ;
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.
Français, dînons pour le dessert :
L'Amour y vient, Philis le sert :
Le bouchon part, l'esprit pétille ;
La Décence même y babille,
Et par la Gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Tout le long de la rivière

N 33

↑ Haut

Ma Dernière Chanson peut-être

FIN DE JANVIER 1814

Air : Eh quoi ! vous sommeillez encore ? (de Fanchon) (Air noté ♫)

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !
Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas !
Amis, c'est le dieu que j'implore ;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !
Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.

Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi !
Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi !
Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : EH QUOI ! VOUS SOMMEILLEZ ENCORE ? (DE FANCHON.)

N 34

↑ Haut

Le Bon Français

CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

MAI 1814

AIR : J'ONS UN CURÉ PATRIOTE (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : J'ONS UN CURÉ PATRIOTE

N 36

↑ Haut

Le Jour des Morts

AIR : MIRLITON (AIR NOTÉ ♫)

(LES DEUX PREMIERS VERS DE L'AIR SONT DOUBLÉS)

Amis, entendez les cloches
Qui par leurs sons gémissants
Nous font de bruyants reproches
Sur nos rires indécents.
Il est des âmes en peine,
Dit le prêtre intéressé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;

Resquiescant in pace !
Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs ;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs.
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Resquiescant in pace !
Méchants, redoutez les diables.
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis ;

Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Resquiescant in pace !
Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ?
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine ;
Mon flacon n'est point cassé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Resquiescant in pace !
Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous !
Qu'ils chantent à perdre haleine,

Sur le bord du grand fossé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Resquiescant in pace !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Mirliton.

N 38

↑ Haut

Requête présentée par les chiens de qualité

JUIN 1814

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut (Air noté ♫)

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
les chiens du faubourg Saint-Germain.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.
Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.
Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons !
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.
En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.
Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé ?
On nous rend le morceau de sucre ;
Les chats reprennent leur café.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous in statu quo.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

N 39

↑ Haut

Beaucoup d'amour

Musique de M. B. Wilhem (Air noté ♫)

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.
Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
À jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour !
Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.
Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois ;
Adèle embellira ce rêve :
Je lui cèderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.
Mais quel vain désir m'importune ?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
À mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour !
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de B. Wilhem

N 41

↑ Haut

Les Boxeurs, ou l'Anglomane

AOÛT 1814

AIR : À COUPS D'PIED, À COUPS D'POING (AIR NOTÉ ♫)

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam ! moi j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère !
Comme ils sont polis ! et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.
Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un ;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.
En scène, d'abord admirons
La grâce de ces deux lurons,

Grâce qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.
Çà, mesdames, qu'en pensez-vous ?

C’est à vous de juger les coups.
Quoi ! ce spectacle vous atterre ?
Le sang jaillit… battez des mains.
Dieux ! que les Anglais sont humains !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d’honneur à l’Angleterre.
Anglais ! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode, et le goût,
Même aussi pour l’art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N’ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d’honneur à l’Angleterre.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À coups d’pied, à coups d’poing

N 42

↑ Haut

Le Troisième Mari

CHANSON

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES

Air : Ah ! ah ! qu’elle est bien (Air noté ♫)

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris ;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende…
Vli, vlan, taisez-vous…
Je me venge de deux époux.
Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées ;
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme !
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé ;
Moi, du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Plus d'argent pour vous, petit homme !
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
À neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ;
Mais, à minuit, Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
À la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.
Mais à mon tour je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille ;
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence ;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous ;
Et vite que l'on recommence :
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ah ! ah ! qu'elle est bien.

N 43

↑ Haut

Vieux Habits ! Vieux Galons !

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

Air : Vaudeville des Deux Edmond (Air noté ♫)

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !
Parfois en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent,

Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !
Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts
Les habits verts.
Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits ! vieux galons !
Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui sans honte
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !
Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,

Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits ! vieux galons !
Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !
Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !
De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte ;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville des Deux Edmond

N 44

↑ Haut

Le Nouveau Diogène

CENT-JOURS, AVRIL 1815

Air : Bon voyage, cher Dumollet (Air noté ♫)

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Où je suis bien, aisément je séjourne ;

Mais comme nous les dieux sont inconstants :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien !
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Qu'en un congrès, se partageant le monde,

Des potentats soient trompeurs ou trompés
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Lanterne en main, dans l'Athènes moderne
Chercher un homme est un dessein fort beau :
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,

Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.
Exempt d'impôt, déserteur de phalange,

Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Bon voyage, cher Dumolet.

N 45

↑ Haut

Trinquons

Air : La Catacoua (Air noté ♫)

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer ;
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond nous attaquer,

D’abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.
À table, croyez que nos pères
N’enviaient point le sort des rois,
Et qu’au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
À voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l’on peut expliquer ;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s’attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L’Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n’a-t-on pas la mémoire
Qu’une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
À provoquer,
Le verre en main, chacun à l’attaquer :
D’abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.
Qu’on boive aux maîtres de la terre,
Qui n’en boivent pas plus gaîment ;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l’humeur noire
S’obstine à ne point remarquer

Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié, qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : La Catacoua.

N 48

↑ Haut

Prière d'un Épicurien

couplet

ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OÙ S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU

Air : Ce magistrat irréprochable (Air noté ♫)

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis ;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
À l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer ;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ce magistrat irréprochable.

N 49

↑ Haut

Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans

À UNE DAME ÂGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE

Air : La Catacoua (Air noté ♫)

Laissons la musique nouvelle ;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantants.
L'esprit du jour a son mérite,
Mais c'est surtout lui que je crains :
Ses traits si fins
Me semblent vains,
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.
Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,

Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains !
Leurs vers badins,
Francs et malins,

Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah ! Rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.
C'est un charme que la mémoire :
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire ;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps qui trop vite
Entraîne les pauvres humains ;
Et les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains !
À table alors venant nous rendre,
Tous le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre,
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite ;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins !
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : La Catacoua.

N 56

↑ Haut

Le Carillonneur

Air : Mon système est d'aimer le bon vin (Air noté ♫)

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
Les décès m'ont assez fait connaître ;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître.
Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
La maman est gaillarde et jolie :
Mais l'époux est triste et catarrheux ;
Sur son compte il sait ce qu'on publie.
Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
De l'enfant quel peut être le père ?
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
Les cadeaux mènent vite une affaire.
Sonnons fort : il est gros marguillier.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin ;
Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort : je boirai de son vin.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
Je crois bien que notre grand vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain ;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.
Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort : et que Dieu soit béni !
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! Que j'aime
À sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MON SYSTÈME EST D'AIMER LE BON VIN.

N 60

↑ Haut

La Vieillesse

À MES AMIS

Air : de la Pipe de tabac (Air noté ♫)

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir ;
Faire un doux emploi de son être ;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.
En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons ;
À table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir ;
Même en tremblant chanter encore ;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.
Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,

Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir ;
D'une amante faire une amie ;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.
Si longtemps que l'on entretienne

Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions.
Chasser du coin qui nous rassemble,
Les maux prêts à nous assaillir ;
Arriver au but tous ensemble ;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Pipe de tabac.

N 61

↑ Haut

La Prisonnière et le Chevalier

romance de chevalerie

genre à la mode

Air à faire (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de Karr.

N 66

Paroles et musique de Béranger.

↑ Haut

Voir autre air, avec accompagnement au piano, dans Échos de France, tome III.

À Antoine Arnault

MEMBRE DE L'INSTITUT

LE JOUR DE SA FÊTE

ANNÉE 1812

Air du ballet des Pierrots (Air noté ♫)

Je viens d' Montmartre avec ma bête
Pour fêter ce maître malin,
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
Un bon mot m' renvoie au moulin.
On dit qu'avec plus d'un génie
Antoin' prend plaisir à cela.
Nous qui n' somm's pas d' l'académie,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
Il n' s'en tient pas à des saillies ;
Dans plus d'un genre il est heureux.
J' sais mêm' qu'il fait des tragédies
Quand il n'est pas trop paresseux.
De la Merpomène idolâtre,

Qu'il fass' mourir par-ci par-là.
Nous qui n'somm's pas d'z héros d'théâtre,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
On m'assur' qu'il vient d' faire un livre

Où c' qu'y a du bon, je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
À messieurs les polichinelles
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous, qui n' tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
À la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérants.
À d' grands seigneurs qui n' sont pas minces,
Sans ramper, toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme ;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah ! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis !

Que l'secret d'son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. on trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'ex-

pression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile, et me sera toujours précieuse. (1815.)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du ballet des Pierrots.

N 70

↑ Haut

Le Bedeau

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous (Air noté ♫)

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, Monsieur le curé !
Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.

Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, Monsieur le curé !

Notre suisse, allongez le pas ;
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait !
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, Monsieur le curé !
Curé, songez à la saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu !
On passa presque l'Évangile.
En faveur de votre bedeau
Sautez la moitié du Credo.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, Monsieur le curé !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

N 71

↑ Haut

Les Romans

À SOPHIE

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE

Air : J'ai vu partout dans mes voyages (Air noté ♫)

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
À tes vœux ma raison s'oppose ;
Un long roman n'est plus mon fait.
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts ;

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur !
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages,
Les longs romans, qui font pitié,

Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Longtemps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

N 74

↑ Haut

L'Opinion de ces Demoiselles

CENT JOURS, MAI 1815

Air : Nom d'un chien j'veut être épicurien (Air noté ♫)

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'ssous ;
L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait ;
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !
D' nos Français j' connaissons l's astuces ;
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens
Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d' prix
Tout's les filles d' Paris !
J' n'avions pas l' temps d'chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Bulof, Titchakof,
Et Platof ;
L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher…
Ce cher Monsieur Blücher :
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !
Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous l' sens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leurs entré' louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

J’ conviens que d’ certain’s honnêt’s femmes
Tout autant qu’ nous en ont pincé
L’an passé ;
Et qu’ nos cosaqu’s, pleins d’ leurs bell’s flammes,
Prenaient l’ chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l’ tort qu’ nous ont fait ces dames,
Viv’ nos amis,
Nos amis les enn’mis !
Les affair’s s’ront bientôt bâclées,
Si j’en crois un vieux libertin

D’ sacristain.
Quand y aurait queuqu’s maisons d’ brûlées,
Queuqu’s gens d’occis,
C’est l’ cadet d’ nos soucis.
Mais j’ rirais bien si j’ sommes violées.
Viv’ nos amis,
Nos amis les enn’mis !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Nom d’un chien j’veut’être épicurien.

N 76

↑ Haut

À mon ami Désaugiers

QUI VENAIT D’ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE

DÉCEMBRE 1815

Air de la Catacoua (Air noté ♫)

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons ;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
Rends-lui, s'il se peut, le cortège
Qu'à la foire il a fait briller :
L'ombre de Panard te protège ;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,

Doit refleurir sur son terrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice ;
Force les grands à la pudeur ;
Dénonce tout flatteur servile
À la gaîté du souverain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
Sur la scène, où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française
À la barbe de l'étranger.

La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.
Verse, ami, verse donc à boire ;
Que nos chants reprennent leur cours.

Il nous faut consoler la gloire ;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : La Catacoua.

N 80

↑ Haut

Le Vilain

Air : Ninon chez madame de Sévigné (Air noté ♫)

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique
Le de qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non,
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie… (bis.)
Je suis vilain et très-vilain… (bis.)
Je suis vilain,

Vilain, vilain.
Ah ! sans un de j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.
Mes aïeux, jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents ;

Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de… Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.
Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'église, par sa brigue,
Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,

Vilain, vilain.
Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE NINON CHEZ MADAME DE SÉVIGNÉ.

N 82

↑ Haut

Les Oiseaux

COUPLETS

ADRESSÉS À M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL

(AIR NOTÉ ♫)

JANVIER 1816

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de l'Entrevue (de Doche).

N 84

MÊME CHANSON.

Musique de M. Charles Maurice.

N 84 bis

↑ Haut

Complainte d'une de ces Demoiselles

À L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS

NOVEMBRE 1816

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

N 86

↑ Haut

Mon Âme

1816

Air des Scythes et des Amazones (Air noté ♫)

C’est à table, quand je m’enivre
De gaîté, de vin et d’amour,
Qu’incertain du temps qui va suivre,
J’aime à prévoir mon dernier jour. (bis.)
Il semble alors que mon âme me quitte.
Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux :

Remontez, remontez dans les cieux. (bis.)
Vous prendrez la forme d’un ange ;
De l’air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L’aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D’un Ilion trop insulté,
Qui prit l’autel de la victoire
Pour l’autel de la liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu’en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.
Cherchez au dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,

Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.
La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
À traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite ;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.
N'attendez plus, partez, mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel !

Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï pétille à défaut d'eau bénite ;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.

↑ Haut

Le Juge de Charenton

NOVEMBRE 1816

Air de la Codaqui (Air noté ♫)

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : Préchi ! Précha !
Et patati, et patata.
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire ;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.
« J'ai long-temps vanté son empire,
« Mais j'étais alors payé pour cela. »
Et patati, et patata.
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là ?
« Le drame et Galimafré

« Corrompent nos cuisinières.
« En frac on voit un curé,
« Et nos enfants ont trois pères.
« Le mariage est un loyer :
« On entre en octobre, on sort en janvier.
« Les cachemires adultères
« Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
Et patati, et patata.
Il a mis de tout dans ce discours-là.
« Pour débaucher un mari
« Que les filles ont d'adresse !
« Sous Madame Dubarri
« Elles allaient à confesse.
« Ah ! Qu'enfin (et le terme est clair),
« L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
« Et vous, qui nous tentez sans cesse,
« Filles, respectez l'habit que voilà. »
Et patati, et patata.
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais triste effet du typhus,
« Au lieu d'église on élève
« Le temple du dieu Plutus,
« Qui sera beau s'il s'achève.
« Partout règnent les intrigants,
« On n'interdit plus les extravagants :
« Ce dernier point n'est pas un rêve,
« Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata.
On trouve du bon dans ce discours-là.
Il poursuivait sur ce ton,

Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata.
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA CODAQUI.

N 94

↑ Haut

* À l'époque où cette note fut publiée, M. Bellart était encore procureur général.

La Cocarde blanche

COUPLETS

CENSÉS FAITS POUR UN DÎNER OÙ LES ROYALISTES CÉLÉBRAIENT
L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE
DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS À PARIS

Air des Trois Cousines (Air noté ♫)

CHŒUR

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Trois Cousines.

N 96

↑ Haut

Mon Habit

Air du vaudeville de Décence (Air noté ♫)

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.
Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :

Mon vieil ami, ne nous séparons pas.
À ton revers j'admire une reprise :
C'est encor un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.
T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.
Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de Décence.

MÊME CHANSON,

Musique de M. Gaubert.

N 97 bis.

↑ Haut

Le Vin et la Coquette

Air : Je vais bientôt quitter l'empire (Air noté ♫)

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah ! Cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.
Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait.
Ah ! Cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.
Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.

Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.

Que Bacchus, toujours invincible,
Ôte à l'amour son dernier trait.
Ah ! Cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.
Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant ?
J'aime encor ; mon verre m'échappe ;
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah ! Vous voyez que mon cœur est sensible :
Coquette, n'en abusez pas.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

N 98

↑ Haut

La Bonne Vieille

Air de Wilhem

ou Muse des bois et des plaisirs champêtres (Air noté ♫)

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.
Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.
On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.
Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile,
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
À mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de B. Wilhem.

N 105

MÊME CHANSON.

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

N 105 bis.

MÊME CHANSON.

Musique de E. Bruguière.

N 105 ter.

↑ Haut

La Vivandière

Air de Wilhem (Air noté ♫)

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin !
Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! Combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire, et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
D'amour, de gloire, et de butin,
Soldats, voilà Catin !
J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.

Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Ça grossissait son bulletin :
Soldats, voilà Catin !
Depuis les Alpes je vous sers ;
Je me mis jeune en route.
À quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.

Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Puis j'entrai dans Vienne un matin :
Soldats, voilà Catin !
De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
À Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin !
J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
À Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle !
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
L'Anglais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Catin !
Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,

Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin !
Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

MUSIQUE DE B. WILHEM.

N 106.

Musique de Béranger :

↑ Haut

Couplets à ma filleule

ÂGÉE DE TROIS MOIS

LE JOUR DE SON BAPTÊME

Air : J'étais bon chasseur autrefois (Air noté ♫)

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
Ce choix seul excite vos cris ;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas ;
À vos yeux cela doit me nuire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.
L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie !
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.
Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque là mes chansons plaisent !
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.

Quoi ! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire !
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : J'ÉTAIS BON CHASSEUR AUTREFOIS.

N 107.

↑ Haut

L'Exilé

JANVIER 1817

AIR : ERMITE, BON ERMITE (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : ERMITE, BON ERMITE.

N 108

MÊME CHANSON.

ROMANCE À DEUX VOIX,

MUSIQUE DE M. A. ROMAGNESI.

N 108 BIS.

↑ Haut

La Bouquetière et le Croque-Mort

Air : Le cœur à la danse, etc. (Air noté ♫)

Je n’ suis qu’un’ bouqu’tière et j’ n’ai rien,
Mais d’ vos soupirs j’ me lasse,
Monsieur l’ croqu’mort, car il faut bien
Vous dir’ vot’ nom-z en face.
Quoique j’ sois-t-un esprit fort,
Non, je n’ veux point d’un croqu’mort.
Encor jeune et jolie,
Moi, j’ vends rosiers, lis et jasmins,
Et n’ me sens point l’envie
De passer par vos mains.
C’t amour, qui fait plus d’un hasard,
Vous tire par l’oreille
Depuis l’ jour où vot’ corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m’en coûta plus d’un’ fleur :
Vot’ métier leur port’ malheur.
Encor jeune et jolie,
Moi, j’ vends rosiers, lis et jasmins,
Et n’ me sens point l’envie
De passer par vos mains.

Àd’ bons vivants j’aime à parler ;
Et, monsieur, n’ vous déplaise,
Avec vous m’ faudrait-z étaler

Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise ;
Mon commerce est mieux fêté
À la porte d' la Gaîté.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.
Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en faite' accroire ;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pour-boire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.
J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre.
Mais qu' ce ne soit point-z avant dix ans.
Adieu, croqu'mort si tendre.
P't-êt' bien qu'en s'impatientant,
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Eh ! le cœur à la danse.

↑ Haut

La Petite Fée

1817

Air : C'est le meilleur homme du monde (Air noté ♫)

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande ;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !
Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphir,
Et la terre étoit consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux ;
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !
C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.

Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !
Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !
Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !
Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant si bien qu'on nous traite,
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est le meilleur homme du monde.

N 110

↑ Haut

Ma Nacelle

CHANSON

CHANTÉE À MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE

Air : Eh ! vogue la galère (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Eh ! vogue la galère.

N 111

MÊME CHANSON

Musique de M. Panseron.

N 111 bis.

↑ Haut

Le Dieu des bonnes gens

Air : Vaudeville de la Partie carrée (Air noté ♫)

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.
Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.
Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.
Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie ;
Mais les destins et les flots sont changeants :

Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.
Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre ;
Tout va finir, l'univers et le temps.
Ô chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Vaudeville de la Partie carrée.

N 113

↑ Haut

La Rêverie

Air : La Signora malade (Air noté ♫)

Loin d'une iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps, sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours ! (bis.)
Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois ;
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours !
Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.

Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours !
Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens,
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accents.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse

Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours !
Mais non, c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie !
Cette fille est si jolie !
Ses jupons sont si courts !
Venez, venez, venez, mes amours !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : LA SIGNORA MALADE.

N 115

↑ Haut

Brennus

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES

AIR NOUVEAU DE M. B. WILHEM

OU DE PIERRE-LE-GRAND (AIR NOTÉ ♫)

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne !

Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne.

Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux que le pampre naissant
Serve à couronner la Victoire.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.
Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.

Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.
Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.
Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.
Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins

Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.
Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance ;
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux,
Dans l'avenir ont vu la France.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de M. B. Wilhem.

N 116

MÊME CHANSON,

Air de Pierre-le-Grand.

N 116 bis.

↑ Haut

Les Clefs du Paradis

Air : À coup d'pied, à coup d'poing (Air noté ♫)

Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière !)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.
Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière !)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.
On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)

Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.
Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,

(L'histoire est vraiment singulière !)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.
En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Satan lui-même est bienvenu :
La belle en fait un saint cornu.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.
Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
(L'histoire est vraiment singulière !)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
(L'histoire est vraiment singulière !)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À coups d'pied, à coups d'poing

N 117

↑ Haut

Si j'étais petit oiseau

Air nouveau de M. Wilhem

ou Il faut que l'on file doux (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de M. B. Wilhem.

N 118.

MÊME CHANSON.

Air : Il faut que l'on file doux

N 118 bis.

Voir même air, avec accompagnement au piano, dans Échos de France, tome III.

↑ Haut

Le bon Vieillard

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille (Air noté ♫)

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble :
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.
De me fêter, hé quoi ! chacun s'empresse !
À ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes ;
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.
Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.

Les souvenirs me sont restés fidèles ;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.
Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.

Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.
Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.
Sur vos vertus quel avenir se fonde !
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde ;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : CONTENTONS-NOUS D'UNE SIMPLE BOUTEILLE.

N 119

MÊME CHANSON,

MUSIQUE DE BRUGUIÈRE.

N 119 BIS.

↑ Haut

Qu’elle est jolie

(AIR NOTÉ ♫)

Grands dieux ! combien elle est jolie
Celle que j’aimerai toujours !
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
À l’animer le ciel se plaît.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !
Grands dieux, combien elle est jolie !
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche épanouie,
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu’elle est.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et cependant j’en suis aimé.
J’ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez ; mon triomphe est complet.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de Lantara.

N 120.

MÊME CHANSON,

Musique de Guichard Printemps.

N 120 bis.

↑ Haut

L'Aveugle de Bagnolet

Air : Ronde de la Ferme et le Château (Air noté ♫)

À Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content.
Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (bis.)
Sur sa vielle il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît. »
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« À l'aveugle de Bagnolet. »
Il a pour guide une fillette ;
Et, près d'aimables étourdis,
À la contre-danse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis.
« Vous qui pressez avec ivresse
« La main de plus d'une maîtresse,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« J'ai bien employé ma jeunesse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« À l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
« Avec Babet, dans cet asile,
« Combien j'ai ri de son époux !
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,
« Là, contre l'hymen tout conspire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Les maris me font toujours rire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« À l'aveugle de Bagnolet. »

S’il parle à de certaines filles
Dont il fit longtemps ses amours :
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
« Aimez bien et plaisez toujours.
« Pour toucher la prude inhumaine,
« Trop souvent ma prière est vaine.
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît ;
« Refuser vous fait tant de peine !
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît,
« À l’aveugle de Bagnolet. »
Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu’ici-bas,
« Même quand la vendange est belle,
« Le pauvre ne vendange pas.
« Bons vivants que met en goguette
« Le vin d’une vieille feuillette,
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît ;
« Je me régale de piquette.
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît,
« À l’aveugle de Bagnolet. »

D’autres buveurs, francs militaires,
Chantent l’amour à pleine voix,
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits.
Il leur dit, ému jusqu’aux larmes :
« De l’amitié goûtez les charmes.
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît ;
« Comme vous j’ai porté les armes !
« Ah ! donnez, donnez, s’il vous plaît,
« À l’aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise ?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret.
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Le plaisir rend l'âme si bonne !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« À l'aveugle de Bagnolet. »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ronde de la Ferme et le Château.

N 122

MÊME CHANSON,

Musique d'Auguste Andrade.

N 122 bis.

↑ Haut

Le Prince de Navarre

OU

MATHURIN BRUNEAU

Air du ballet des Pierrots (Air noté ♫)

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit ?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit ?

Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins !
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.

Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité !
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare
Parle en vain pour les huguenots.

Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
De tes maux quel serait le terme,
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi !
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.
D'ailleurs ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.

De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du ballet des Pierrots.

N 123.

↑ Haut

La Mort subite

couplets pour un dîner

Air du ballet des Pierrots (Air noté ♫)

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
À moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine
Pour m'arrêter tente un effort ;
Avec vous il faut que je dîne :
Mes amis, je ne suis pas mort.
Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah ! mon dieu ! je suis mort peut-être ;
C'est ce qu'il est urgent de voir.

Je me tâte comme Sosie ;
Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah ! je me connais à la vie :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain ;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport,
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DU BALLET DES PIERROTS.

N 124.

↑ Haut

Les Cinquante écus

AIR : MARTIN EST UN FORT BON GARÇON (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MARTIN EST UN FORT BON GARÇON.

N 125.

MÊME CHANSON,

Musique de M. Amédée de Beauplan.

N 125 bis.

↑ Haut

Le Carnaval de 1818

Air : À ma Margot du bas en haut (Air noté ♫)

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! (bis.)
Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes ;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !
Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.

Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !
Des ministres, oui, je le gage,
À la Chambre, on te croit l'ouvrage ;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !
Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une leçon morale
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner ?

Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !
En France on vit de sacrifice ;
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer ?
Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À ma Margot du bas en haut.

N 126.

↑ Haut

Le Retour dans la Patrie

Air : Suzon sortant de son village. (Air noté ♫)

Qu'il va lentement le navire
À qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! (ter.)
Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours,
Salut à ma patrie !
Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée,
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !
J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
À mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée !
Douce contrée !
Que de plaisirs quittés pour te revoir !

Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents ;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !
Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai dû défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !
Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,

Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : SUZON SORTANT DE SON VILLAGE.

N 127.

MÊME CHANSON,

MUSIQUE DE LAFLÈCHE.

N 127 BIS.

↑ Haut

Le Ventru

OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE ...

PAR M***

Air : J'ons un curé patriote (Air noté ♫)

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
À quinze de D'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !
Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !
Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;

Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour

Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !
J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'ordre du jour.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !
Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Malgré des calculs sinistres,
Vous paîrez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !
Enfin j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés,
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

1818.

Air : J'ons un curé patriote

N 128

↑ Haut

Les Missionnaires

1819

Air : Le cœur à la danse, etc. (Air noté ♫)

Satan un jour dit à ses pairs :
On en veut à nos hordes ;
C'est en éclairant l'univers
Qu'on éteint les discordes.
Par brevet d'invention
J'ordonne une mission.

Exploitons, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue,
D'Ignace imitons les renards,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle !
Sur des biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.
Chassons les autres baladins ;
Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains
Perdons femmes et filles.
Que tout le sexe enflammé
Nous chante un Asperges me.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.
Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières,

Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.
L'Intolérance, front levé,
Reprendra son allure ;
Les protestants n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure.
Les philosophes aussi
Déjà sentent le roussi.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.
Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance !
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Eh ! le cœur à la danse.

N 130

↑ Haut

Le Champ d'Asile

AOÛT 1818

Air : Romance de Bélisaire (par Garat) (Air noté ♫)

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
À des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.

« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.
« Elle épouvante encor les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où, sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la paix
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.
« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides

« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.
« Un homme enfin sort de nos rangs ;
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« À ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.
« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats,
« Qui suivions un compagnon d'armes,

« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire !
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »
Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers ! partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :

« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »
Le champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français ;
Prenez pitié de notre gloire.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la romance de Bélisaire (par Garat).

N 132

MÊME CHANSON

Musique de Gatayes.

N 132 bis.

↑ Haut

La Mort de Charlemagne

Air : Le bruit des roulettes gâte tout (Air noté ♫)

Dans le vieux Roman de la Rose
J'ai vu que le fils de Pépin,
Redoutant son apothéose,
Disait à l'évêque Turpin :
« Prélat, sois bon à quelque chose ;
« L'âge m'accable, guéris-moi. »
« Oui, lui dit Turpin, et vive le roi ! » (bis.)
« Turpin, sais-tu qu'on me répète
« Ce mot-là depuis bien longtemps ? »
Turpin répond : « J'ai la recette
« D'un cœur de vierge de vingt ans.
« Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
« Vous rajeunira, sur ma foi.
« Sauvons la patrie, et vive le roi ! »
Vite un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor,
On cherche à Rome, en Allemagne ;
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : « Ce prince plein de foi
« Doublera la dîme, et vive le roi ! »

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané ;
Mais un bon moine de Télème
Le croque à l'instant sous son nez.
Quoi ! sans respect du diadème ?
« Oui, dit le moine, c'est ma loi.
« L'église avant tout, et vive le roi ! »
Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
Qu'attendait le roi très-chrétien.
Un seigneur dit : Je m'en empare ;
« Le droit de jambage est à moi.
« Tout pour la noblesse, et vive le roi ! »
« Je serai duc ! » s'écrie un page,
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage ;
Et le peuple, qui sait pourquoi,
Chante un te deum, et vive le roi !
Mais, en voyant le doux remède,
Le roi dit : « C'est l'esprit malin.
« Fi donc ! cette vierge est trop laide ;
« Mieux vaut mourir comme un vilain. »
Or, il meurt, son fils lui succède,
Et Turpin répète au convoi :
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

N 133

↑ Haut

Le Ventru aux Élections de 1819

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut (Air noté ♫)

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère ;
Renommez-moi, je suis pressé.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Préfets, que tout nous réussisse,
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,
Le droit de choisir les jurés.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Maires, soignez bien mes affaires :
Vous courez aussi des dangers.

Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Dévots, j'ai la foi la plus forte ;
À Dieu je dis chaque matin :

Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
À manger à deux râteliers.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi ?
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
Les emplois étant ma ressource
Aux impôts dois-je m'opposer ?

Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.
On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants ;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

1819.

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

N 134

↑ Haut

La Nature

Air : Ah ! que de chagrins dans la vie (Air noté ♫)

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (bis)
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.

Chaque pays eut son déluge ;
Hélas ! peut-être jour et nuit
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.
Quel autre champ de funérailles !
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.
Dieu ! que de souffrances nouvelles !
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire ;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.
Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.
Ah ! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour ;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ah ! que de chagrins dans la vie.

N 135.

↑ Haut

Les Cartes, ou l'Horoscope

Air de la petite Gouvernante (Air noté ♫)

Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles !
Le diable est fin ; tremblez, Suzon !

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur ? Bon ! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison !
J'entre au couvent, mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.

Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.
Je suis le prince à la campagne ;
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne ;
Tout se découvre ; adieu mon roi !
Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.
En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène ;
Mon mari gronde, et je m'en ris.
Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
En ai-je passé la saison ?
Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DU VAUDEVILLE DE LA PETITE GOUVERNANTE.

N 136

↑ Haut

La Sainte-Alliance des Peuples

CHANSON

CHANTÉE À LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR
M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD,
EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS,
AU MOIS D'OCTOBRE 1818

Air : Du Dieu des bonnes gens (Air noté ♫)

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.
« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
« Chacun de vous aura place au soleil.

« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.
« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
« Et quand la terre est enfin refroidie,

« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque état commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.
« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.
« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants ;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence ;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre ;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »
Ainsi parlait cette vierge adorée,

Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Dieu des bonnes gens.

N 137.

↑ Haut

Rosette

Air nouveau de M. de Beauplan (Air noté ♫)

Sans respect pour votre printemps,
Quoi ! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse !
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !
Votre équipage, tous les jours
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,

Courait à pied, leste et riante.
Par-tout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !
Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir ;
Je le croyais celui des Grâces.

Point de rideaux pour s'enfermer ;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !
Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai :
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !
Elle avait moins d'attraits que vous ;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Musique de M. Amédée de Beauplan.

N 138.

MÊME CHANSON

Musique de M. Guichard Printemps.

N 138 bis.

MÊME CHANSON

Musique de M. Charles Morice.

N 138 ter.

↑ Haut

Les Révérends Pères

DÉCEMBRE 1819

Air : Bonjour, mon ami Vincent (Air noté ♫)

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola ;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons ; songez à vous taire !

Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Un pape nous abolit ;
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit ;
Nous en ferons des reliques.

Confessons, pour être absolus :
Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques !
Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées.
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.

Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille ;
Elle aura la dîme, et nous les moissons.

Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :
À prendre Paris nous les exerçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits ;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites ;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Bonjour, mon ami Vincent.

N 139.

↑ Haut

Les Enfants de la France

1819

Air : Vaudeville de Turenne (Air noté ♫)

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (bis.)
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (bis.)
De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,

Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !
Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix ?
Honneur aux enfants de la France !
Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !
Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.

Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie, admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de Turenne.

N 140.

MÊME CHANSON,

Musique de M. Amédée de Beauplan.

N 140 bis.

↑ Haut

Halte-là

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS

chanson de fête pour Marie ***

1820

Air : Halte-là ! la garde royale est là (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Halte-là ! la garde royale est là.

N 143.

↑ Haut

L’Enfant de Bonne Maison

OU

MÉMOIRE

PRÉSENTÉE À MESSIEURS DE L’ÉCOLE DES CHARTRES,
CRÉÉE
PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE

Air de la Treille de sincérité (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Treille de sincérité.

N 144

↑ Haut

Le Temps

Air : Ce magistrat irréprochable (Air noté ♫)

Près de la beauté que j'adore
Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
Le Temps apparut à nos yeux. (bis.)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !
Devant son front chargé de rides
Soudain nos yeux se sont baissés ;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
À l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !
Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.

Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !
Sur cent premiers peuples célèbres
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.

Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !
Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux ;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !
Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas ! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ce magistrat irréprochable.

N 147

↑ Haut

La Faridondaine

OU

LA CONSPIRATION DES CHANSONS

INSTRUCTION

AJOUTÉE À LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE

CONCERNANT

LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES

AVRIL 1820

Air : À la façon de Barbari (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À la façon de Barbari.

N 148.

↑ Haut

Le Bon Dieu

Air : Tout le long de la rivière (Air noté ♫)

Un jour, le bon Dieu s'éveillant,
Fut pour nous assez bienveillant.
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,

Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne,
On prétend que je vous gouverne ;
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin ?

Àma barbe, quoi ! des pygmées
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
Que font ces nains si bien parés,
Sur des trônes à clous dorés ?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
Je nourris d'autres nains tout noirs

Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.
Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie :

Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
À ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Tout le long de la rivière

N 150

↑ Haut

La Marquise de Pretintaille

Air : J'veux être un chien, etc. (Air noté ♫)

Marquise à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains :
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis : Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Sacrifîrais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille ?
Non, mais j'accable cent gredins
De mes feux et de mes dédains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Je veux citer les plus marquants,
Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis aux yeux des malins

Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Mon laquais était tout porté :
Mais il parle d'égalité ;
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Arrive après mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille :
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au bon plaisir.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille :
J'ai vengé sur ce possédé

Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.
Mes privilèges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient ;
À ma note aussi je travaille.
En attendant forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : À COUPS D'PIED, À COUPS D'POING

N 152

↑ Haut

Le Trembleur

OU

MES ADIEUX À M. DUPONT (DE L'EURE)

EX-PRÉSIDENT À LA COUR ROYALE DE ROUEN

CHANSON

FAITE ET CHANTÉE À ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820

Air : Je vais bientôt quitter l'empire (Air noté ♫)

Dupont, que vient-on de m'apprendre ?
Quoi ! l'on tourmente vos amis !
J'ai des précautions à prendre ;
Vous le savez, je suis commis. (bis.)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (bis.)
Bien mieux que vous je sais garder ma place.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
À la vertu qui brille en vous ;
À peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre ;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.

Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
À votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aima ;

Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma.
Adieu donc, honneur de la France !
Du préfet je crains les argus.
Avec Lisot je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

N 153.

↑ Haut

Ma Contemporaine

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***

AIR : MA BELLE EST LA BELLE DES BELLES (AIR NOTÉ ♫)

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MA BELLE EST LA BELLE DES BELLES.

N 154.

↑ Haut

La Mort du roi Christophe

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI
AUX TROIS GRANDS ALLIÉS

DÉCEMBRE 1820

Air : La Catacoua (Air noté ♫)

Christophe est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous.
François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès !
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
À réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.
Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité,
Notre nation déloyale

A proclamé sa liberté.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets !
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.
Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de cocagne ;

Mais des volcans n'approchez pas.
Vous taillerez en pleine étoffe ;
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.
Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu, de la valeur !
Ce monarque était votre frère ;
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : La Catacoua.

N 155

↑ Haut

Louis XI

Air : Sans un p'tit brin d'amour
ou Air nouveau de M. Amédée de Beauplan (Air noté ♫)

Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,

Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le Qui vive des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux ?
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
À travers ces barreaux épais ?
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Malgré nos chants il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.
Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !
Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père,
À ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Sans un petit brin d'amour.

N 157.

MÊME CHANSON

Musique de M. Amédée de Beauplan.

N 157 bis.

↑ Haut

Les Adieux à la Gloire

DÉCEMBRE 1820

Air : Je commence à m'apercevoir, etc. (d'Alexis) (Air noté ♫)

Chantons le vin et la beauté :
Tout le reste est folie.
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté.
Un peuple brave
Retombe esclave :
Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
La France, qui souffre en repos,

Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.
Quoi ! d'indignes enfants de Mars
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée

Recrutait pour leurs étendards !
Ah ! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive ;
Ou flattons si bien, que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.
Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de Justice
De soufflets accable Thémis :
Plus de satire !
N'osant médire,
J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux ;
Dans leurs dédales infernaux
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.
Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue :
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image !
Non, plus d'orage ;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.

Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.
Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles :
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je commence à m'apercevoir, etc. (d'Alexis).

N 158.

↑ Haut

Les Deux Cousins

OU

LETTRE D'UN PETIT ROI À UN PETIT DUC

1821

Air : Ah ! daignez m'épargner le reste (Air noté ♫)

Salut ! petit cousin germain;
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main ;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau ;
Point de Français qui n'en convienne
Les rois m'adoraient au berceau ;
Et cependant je suis à Vienne ! (bis.)
Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes ;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.

Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver mon âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain ;
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs ;
Et cependant je suis à Vienne !
Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats ;
Et cependant je suis à Vienne !
Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment ;
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;
« De mon cousin qu'il vous souvienne.

« Vous lui promettiez votre amour ;
« Et cependant il est à Vienne ! »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Daignez m'épargner le reste. (d'Alexis).

N 159.

↑ Haut

Les Vendanges (« L'aurore annonce un jour serein »)

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau (Air noté ♫)

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage
Un vin nouveau bientôt consolera.

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisque ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.
Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire

Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire,
La liberté, la gloire, et cætera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.
Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un Libera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.
Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne ;
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne ;
Aux parchemins il les préférera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.
Beau pays, fertile et guerrier,

À la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier

Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France !
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

N 160.

MÊME CHANSON,

Musique de M. ***.

N 160 bis.

↑ Haut

Le Cinq Mai

1821

Air : Muse des bois et des accords champêtres (Air noté ♫)

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,

J’avais dans l’Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d’absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d’un fils me fermera les yeux.
Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s’éteint votre haine !
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n’est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d’un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l’espérance :
L’aigle n’est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d’un fils me fermera les yeux.
Il fatiguait la victoire à le suivre :
Elle était lasse ; il ne l’attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l’essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d’un fils me fermera les yeux.
Dès qu’on signale une nef vagabonde,

« Serait-ce lui ? disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde ?
« Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
À la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.
Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MUSE DES BOIS ET DES PLAISIRS CHAMPÊTRES.

N 162.

↑ Haut

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon, beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait été empoisonné.

Nabuchodonosor

1823

Air de Calpigi (Air noté ♫)

Puiser dans la Bible est de mode :
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf ;
Aux anciens le trait parut neuf. (bis.)
Sur-tout la cour en fut aux anges ;
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !
Le roi beugle, eh ! vivent les cornes !
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu ;
En Égypte vous seriez Dieu.
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !
Le roi se fit à son étable ;
À sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.

On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !
Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie : Ô temps prospère !
Ce n'est point un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !
Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages :
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attelle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !
Le peuple indigné prend un maître
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras ;
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,

Traitez mon sujet, il plaira ;
La censure le permettra.
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de Calpigi.

N 164.

↑ Haut

La Messe du Saint-Esprit

POUR

1824

Air de la Codaqui (Air noté ♫)

Hier monseigneur, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la cathédrale :
« Tant de bons nobles devenus
« Députés du peuple, au peuple inconnus,
« Dans notre Chambre septennale,
« N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.

« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
« Qu'est ceci ? » dit d'un ton dur,
Une excellence bretonne.
« Pour ses papiers, à coup sûr,
« Le tourniquet le chiffonne.

« Parlons-lui, quoique en vérité
« L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
« Viens voir à quoi la Charte est bonne.
« De ce lourd carrosse on fait un en-cas.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
Un financier vient : « Sandis !
« Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?
« Pour gagner le paradis,
« J'ai doré mes patenôtres.
« Tremble de perdre ton emploi :
« J'ai séduit des gens plus huppés que toi,
« J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtres ;
« De notre embonpoint nos amis sont gras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
Un magistrat crie aussi :
« Oses-tu te faire attendre ?
« Ma Thémis a, Dieu merci,
« De bons jurés à revendre.
« Chaque juge est un homme à moi,
« Qui jette en passant sa carte chez toi.
« Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
« La main de Justice au bout de mon bras.

« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
« S'il persiste, il faudra bien,
« Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
« D'ailleurs, la cour, pour soutien,

« Préfère en tout saint Ignace.
« Mont-Rouge a miné tout Paris ;
« La Sorbonne aussi sort de ses débris.
« La jeunesse est dans notre nasse ;
« Et les hausse-cols font place aux rabats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
« Mais voudrais-tu t'expliquer ?
« — Oui, bateleurs en goguettes,
« Je vous ai vus fabriquer
« Vos quatre cents marionnettes.
« Quoi ! vous osez tout pervertir,
« Corrompre, effrayer, filouter, mentir !
« Et dans vos discours à roulettes…
« — Paix ! dit l'archevêque, ou crains nos prélats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA CODAQUI.

N 165

↑ Haut

Nouvel Ordre du Jour

1823

Air : C'est l'amour, l'amour, l'amour (Air noté ♫)

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !
— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne ?
— Mon p'tit, ell' n' veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s' sont battus pour lui ;
Nous allons tirer d' peine
Des moin's blancs, noirs et roux,
Dont on prendra d' la graine,
Pour en r'planter chez nous.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre ?
— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien !
V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère ;
C'est un' poir' moll' de bon chrétien ;
Bientôt l' fils d'Henri quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre

Sans billet d' confession.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !
— Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trapiste
Avec tous ces Chouans dégu'nillés ?
— Mon p'tit, y vont grossir la liste
Des gens qu' la France a rhabillés ;
Afin qu' pour leur vengeance,
Leurs frèr's soient massacrés,
Ils font un' sainte alliance
Avec nos émigrés.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !
— Notre ancien, quel s'ra not' partage ?
— Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront ;

Et puis, suivant le vieil usage,
Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon not' origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l' bâton d' discipline,
Eux l' bâton de maréchal.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !
— Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d' lointains dangers ?
— Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l' z'étrangers.
À la fin d' la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne,
Nous nous s'rons enchaînés.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !
— Notre ancien ! vous que l' père aux autres
Eût fait z'officier d'puis long-temps,
Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.
— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.

Si la France en alarmes
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau !
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est l'amour, l'amour.

N 167.

↑ Haut

La Muse en fuite

OU

MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE

CHANSON

FAITE À L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES
EXERCÉES CONTRE MOI
POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL (Air noté ♫)

1821

Air : Halte-là

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Halte-là !.

N 170.

↑ Haut

Adieux à la Campagne

Air : Muse des bois et des accords champêtres (Air noté ♫)

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
À mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.
Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence ;
Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.
Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,

Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des états ?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.
Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
À ses barreaux je suspendrai ma lyre ;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire ;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MUSE DES BOIS ET DES PLAISIRS CHAMPÊTRES.

N 172.

↑ Haut

La Chasse

CHANSON DE REMERCIEMENT

À DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE
QUI M'ENVOYÈRENT
UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER

SAINTE-PÉLAGIE

AIR : TONTON, TONTAINE, TONTON (AIR NOTÉ ♫)

Grâce à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton,
Tonton, tontaine, tonton.
Chassez, morbleu ! chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton ;
Ou, pour rabattre, dès l'aurore
Que les amours soient de planton,
Tonton, tontaine, tonton.
Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,

Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton,
Tonton, tontaine, tonton.
Jadis nul n'osait en province

Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince ;
Les loups dévoraient le mouton,
Tonton, tontaine, tonton.
Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton,
Tonton, tontaine, tonton.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : TONTON, TONTAINE, TONTON.

N 174

↑ Haut

Ma Guérison

RÉPONSE

À DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE
D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES,
M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE,
EN M'ORDONNANT

DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON

SAINTE-PÉLAGIE

Air de la Treille de sincérité (Air noté ♫)

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (bis.)
Après un coup de Romanée
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
À railler les hommes puissants. (bis.)
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.
Après deux coups de Romanée
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin ;
J'admire Marchangy lui-même
Après deux coups de Chambertin.

J’espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m’a rendu la raison.
Après trois coups de Romanée
Je n’aperçois plus d’oppresseurs.
La presse n’est plus enchaînée ;
Le budget seul a des censeurs.
La tolérance par la ville
Court en habit de sacristain ;
Je vois pratiquer l’Évangile
Après trois coups de Chambertin.
J’espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m’a rendu la raison.

Au dernier coup de Romanée
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la liberté couronnée
D’olivier, d’épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes ;
L’avenir n’est plus incertain :
J’entends tomber verrous et portes
Au dernier coup de Chambertin.
J’espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m’a rendu la raison.
Ô Chambertin ! ô Romanée !
Avec l’aurore d’un beau jour

L'Illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour.
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin
Tantôt un cep de Romanée,
Tantôt un cep de Chambertin.
J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Treille de sincérité.

N 175

↑ Haut

L'Agent Provocateur

remerciement

À D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN
DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS

SAINTE-PÉLAGIE

Air : Je vais bientôt quitter l'empire (Air noté ♫)

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné. (bis.)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (bis.)
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (ter.)
Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé.
Plus d'un personnage notable,
Là, souvent devient délateur.

Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.
Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros ;
À nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.
Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français…
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.

Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.
De ce traître faisons justice ;
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.
Passe donc, ô vin délectable !
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

N 176

↑ Haut

Mon Carnaval (« Amis, voici la riante semaine »)

SAINTE-PÉLAGIE

Air nouveau de M. Meissonnier
ou des Chevilles de maître Adam (Air noté ♫)

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.

Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
Il m'a semblé voir passer les Amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
Ô mes amis ! prolongez d'heureux jours !
Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
Ô mes amis ! prolongez d'heureux jours !
Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !

Là de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie ;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
Ô mes amis ! prolongez d'heureux jours !
Des jours charmants la perte est seule à craindre ;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
Ô mes amis ! prolongez d'heureux jours !
Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
Ô mes amis ! prolongez d'heureux jours !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air nouveau de M. J. Meissonnier.

N 177

MÊME CHANSON,

Air des Chevilles de Maître Adam.

N 177 bis.

↑ Haut

L'Ombre d'Anacréon

SAINTE-PÉLAGIE

Air de la Sentinelle (Air noté ♫)

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
Ô demi-dieux ! vous nos premiers flambeaux,
Trompez le styx, revoyez votre gloire !
Soudain sous un ciel enchanté

Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la Liberté, (bis.)
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !
« Ô peuple grec ! c'est moi dont les destins
« Furent si doux chez tes aïeux si braves ;
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre Volupté
« N'approcha d'une âme flétrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres ;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?
« Tes fêtes passent sans gaîté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !
« Déja vainqueur, chante et vole au danger ;
« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses.
« Quoi ! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie !
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !

« Une patrie !
« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchauffe une terre appauvrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !
« À tes voisins n'emprunte que du fer :
« Tout peuple esclave est allié perfide.

« Mars va t'armer des feux de Jupiter ;
« Cher à Vénus, son étoile te guide :
« Bacchus, dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie ! »
Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie ! »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Sentinelle.

N 178.

↑ Haut

Les Conseils de Lise

CHANSON

ADRESSÉE À M. J. LAFFITTE,
QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX
POUR RÉPARER
LA PERTE DE MA PLACE À L'UNIVERSITÉ

1822

Air de la Treille de sincérité (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Treille de sincérité.

N 181.

↑ Haut

Le Pigeon Messager

1822

Air de Taconnet (Air noté ♫)

L'aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (bis.)
Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris. (bis.)

Il est tombé, las d'un trop long voyage ;
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message ?
Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.

Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris.
Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène ; il doit parler de gloire :
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre ! amis ! quelle nouvelle !
Que de lauriers tout à coup refleuris !
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris.
Athène est libre ! ah ! buvons à la Grèce :
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux.
Ils sont vainqueurs ; Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.

Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris.
Athène est libre ! ô muse des Pindares !
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares ;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris !
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris.
Beau voyageur, au pays des Hellènes
Repose-toi, puis vole à tes amours ;

Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
À tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de Taconnet.

N 182.

↑ Haut

L'Eau Bénite

couplets

POUR LE MARIAGE À L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CÉRÉMONIE

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut (Air noté ♫)

Àl'autel ce couple s'engage ;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage
Oser encor se marier !
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.
Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les grâces
Avant le benedicite.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée…
Chut ! taisons-nous ; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour !
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.
Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.
Toujours heureux, quoiqu'on en glose,

Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que, parfois prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

N 183

↑ Haut

L'Amitié

couplets

CONTÉS À MES AMIS LE 8 DÉCEMBRE 1822,
JOUR ANNIVERSAIRE
DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES

Air : Quand des ans la fleur printanière (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Quand des ans la fleur printanière.

N 184.

↑ Haut

Le Censeur

1822

Air de la Robe et des Bottes (Air noté ♫)

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.
La Liberté, nourrice du Génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil :
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.
Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur.
Avec Thalie, en satires féconde,

Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi ! tu souris !... ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.
De Louis Onze évoquons les victimes ;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa vierge entre le diable et lui.
Mais, tout sanglants, nos Tristans vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts ! taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.
Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.

Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres français, ah ! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la petite Gouvernante.

N 185.

↑ Haut

La Canthariде

OU

LE PHILTRE

Air des Comédiens (Air noté ♫)

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.
« Clara, » m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi ! Votre joue est déjà moins vermeille !
Vous languissez, et n'avez que vingt ans !
« Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux.
« L'espoir en vain sourit sur votre bouche ;
« L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.
« À votre abord naît la froide risée.
« L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ;
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'amour, croyez-en ma sagesse ;
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
« De votre époux rallumant la jeunesse,
« Donne à la vôtre un fils tant désiré. »
La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,

Maudire époux, père, autel et serment.
Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore :
Heureuse aussi, je dormirai demain.
Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.
Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes ;
Je répugnais à d'innocents plaisirs.
Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.
Mon cœur brûlait ; hélas ! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur ?
Père cruel ! Il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.

Là Dieu du moins nous crée une famille,
Là son amour éteint tous les amours.
Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.
De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau ;
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.
La tendre vieille a dit : « Soyez docile,

« Et dès demain renaîtront vos couleurs ;
« Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »
Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Comédiens.

N 187.

↑ Haut

Le Tournebroche

Air : Le bruit des roulettes gâte tout (Air noté ♫)

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits ;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
À nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
À son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.
Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé ;
Que par l'Amphion italique

Le grand Mozart soit terrassé ;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tourne-broche annoncé.
À son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.
Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,

C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
À son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.
Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours ;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
À son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.
Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or ;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte !
Mais gloire à celui du trésor !
À son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

N 188

↑ Haut

Le Tailleur et la Fée

chanson

CHANTÉE À MES AMIS LE 19 AOÛT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE

1822

Air d'Agéline (de Wilhem) (Air noté ♫)

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
À mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée :

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« À cet enfant quel destin est promis ? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

« Un coup de foudre ajoute à mes présages :
« Ton fils atteint va périr consumé ;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.
« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse ;
« À l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage ?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté ;
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.
Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose ;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.

« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air d'Angéline (de Wilhem).

N 190

↑ Haut

La Déesse

SUR UNE PERSONNE QUE L'AUTEUR A VUE REPRÉSENTER

LA LIBERTÉ

DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

Air de la petite Gouvernante (Air noté ♫)

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard ?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière : oui, vous étiez déesse,

Déesse de la Liberté.
Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
« Déesse de la Liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :
En épelant le doux mot de patrie
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.
Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.
Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours ;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autels, fleurs, jeunesse,

Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la petite Gouvernante.

N 191

↑ Haut

Le Malade

AVRIL 1823

Air : Muse des bois et des accords champêtres (Air noté ♫)

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature,
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.
Mon Esculape a renversé mon verre,
Plus de gaîté ! mon front se rembrunit ;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déja l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre

Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;
De nouveaux noms la France se décore ;
À l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.
Puis j'entrevois la liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encor un triomphe à chanter.
Que dis-je ? hélas ! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

N 192.

↑ Haut

La Couronne de Bluets

À MADAME ***

Air : J'ai vu partout dans mes voyages (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

N 193.

MÊME CHANSON,

Air portant le même timbre, par Plantade.

N 193 bis.

↑ Haut

L'Épée de Damoclès

Air : À soixante ans, etc. (Air noté ♫)

De Damoclès l'épée est bien connue ;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue

Denys l'ancien me forçait à m'asseoir. (bis.)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts ! (bis.)
Ô vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (bis.)
Servez, disais-je, à messieurs de la bouche ;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys ; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trêve ;
Il nous égaie au sein d'affreux revers ;

Ôvieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.
Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des Muses ;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
Ô vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.
Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
Ô vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.
Que du mépris la haine au moins me sauve !

Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort ; et poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
Ô vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À soixante ans.

N 194.

↑ Haut

Cette chanson appartient au règne de Louis XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.

La Bonne Maman

couplets

À UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE

Air : J'étais bon chasseur autrefois (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

N 196.

↑ Haut

Le Chant du Cosaque

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? (Air noté ♫)

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits.

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.
Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !

Et foule aux pieds les peuples et les rois.
J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.
Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : DIS-MOI, SOLDAT, DIS-MOI, T'EN SOUVIENS-TU ?

N 199.

↑ Haut

Les Hirondelles

AIR DE LA ROMANCE DE JOSEPH (AIR NOTÉ ♫)

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?
Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
À flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?
L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?
Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge,
Qui m'ont suivi dans les combats,

Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?
Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et par-tout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA ROMANCE DE JOSEPH.

N 201.

MÊME CHANSON,

MUSIQUE DE M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

N 201 BIS.

MÊME CHANSON,

MUSIQUE DE LAURENT DE RILLÉ.

N 201 TER.

Le chœur à 4 voix se vend chez le même éditeur.

↑ Haut

Les Filles

COUPLETS

À UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE

AIR : VERDRILLON, VERDRILLETTE, VERDRILLE (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : VERDRILLON, VERDRILLETTE, VERDRILLE.

N 202.

↑ Haut

Le Cachet, ou Lettre à Sophie

OU

LETTRE À SOPHIE

1824

AIR DE LA BONNE VIEILLE, DE B. WILHEM (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA BONNE VIEILLE (DE M. B. WILHEM.)

N 203.

↑ Haut

Après la révolution de Juillet, le Cabinet noir fut supprimé.

La Jeune Muse

RÉPONSE

À DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***
ÂGÉE DE DOUZE ANS

AIR : OÙ S'EN VONT CES GAIS BERGERS ? (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : OÙ S'EN VONT CES GAIS BERGERS.

N 204.

↑ Haut

La Fuite de l'Amour

(AIR NOTÉ ♫)

Je vois déja se déployer tes ailes,
Amour ; adieu ! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.

S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas ! que tu m'en punirais ?
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.
Je reposais du sommeil de l'enfance
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts ;
Dans la beauté j'adorai ta puissance,
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.
Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.

Pour bien aimer l'une avait trop de charmes ;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.
Fuis donc, Amour, ma couche solitaire ;
Fuis ! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais ;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

N 205.

↑ Haut

Le Vieux Sergent

1825

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu (Air noté ♫)

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »
Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »
« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,

« Ces paysans, fils de la république,
« Sur la frontière à sa voix accourus ?

« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !
« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés !
« La Liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !
« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
« Par la cartouche encor toute noircie
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes ;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
« À notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »
Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
« Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

N 207.

↑ Haut

Le Prisonnier

Air de la Balançoire, d'Amédée de Beauplan (Air noté ♫)

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.
Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
Moi, captif à la fleur de l'âge
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage
Comme j'attends la liberté.
Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
L'eau te réfléchit grande et belle ;
Ton sein forme un heureux contour.
À qui ta voile obéit-elle ?
Est-ce au Zéphyr ? est-ce à l'Amour ?
Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
De quel espoir mon cœur s'enivre !
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre ;
Le bonheur est sur l'autre bord.
Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.
Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas ! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.
Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA BALANÇOIRE (DE M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

N 208.

↑ Haut

L'Ange exilé

À CORINNE DE L***

AIR : À SOIXANTE ANS IL NE FAUT PAS REMETTRE (AIR NOTÉ ♫)

Je veux pour vous prendre un ton moins frivole :
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abîme ils sont précipités. (bis.)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours ; (bis.)

L'enfer mugit d'un effroyable rire
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,
L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.

La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.
Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles ;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.
En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.
Qui peut me dire où luit son auréole ?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?
Mais vous chantez, mais votre voix console :
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours :
Pour un long vol vous déployez vos ailes ;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À soixante ans.

N 209.

↑ Haut

Octavie

1823

Air des Comédiens (Air noté ♫)

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.
Ainsi parlaient des enfants de l'empire
À la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé !
Belle Octavie ! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, traîné par deux coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.
Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit ;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.
Marche aux accords des lyres parasites ;
Que par les grands tes vœux soient épiés.

Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.
Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.
Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.
Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.
Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.
Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux :
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein s'exhale son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.
Ton sexe faible est oublieux des crimes :
Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,

N’entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?
Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d’un long deuil affligé les Amours.
Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l’ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Comédiens.

N 212.

↑ Haut

Mon Enterrement

Air : Quand on ne dort pas la nuit (de Lisbeth) (Air noté ♫)

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d’Amours ma chambre pleine ;
J’étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaîment ;
De l’inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j’aimais tant à suivre.
Amis, si j’en crois ces ingrats,

Plaignez-moi (bis.), j'ai cessé de vivre. (bis.)
De mon vin ils prennent leur part ;
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre d'un ton nasillard
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :
Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.
Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes :

Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.
Mon cortège, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire.
Amis, j'allais me croire un dieu :
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.
Mais d'aventure, en ce moment,
Par là passait mon infidèle.

Lise m'arrache au monument ;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs
Vous, qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi ; car je ressuscite.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Quand on ne dort pas de la nuit.

N 214.

↑ Haut

Couplet écrit sur un recueil de Chansons manuscrites de M. ***

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M.....

Air de la République (Air noté ♫)

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur.
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,

Feraient trembler mon sceptre et ma couronne,
Si j'étais roi. (bis.)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA RÉPUBLIQUE.

N 216.

↑ Haut

Les Troubadours

DITHYRAMBE

AIR : JE COMMENCE À M'APERCEVOIR (AIR NOTÉ ♫)

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille,
Qu'on le réveille ;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'espérance essuyer nos pleurs :
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.
Toi, doux rimeur que la beauté

Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la volupté.
Coupe remplie
Par la Folie
Met en gaîté femme tendre et jolie.

La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.
Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque :
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris ; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.
Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier ?
De cette muse

Parfois abuse ;
Enivre-la ; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau :
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.
Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrents, tes orages,
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.
Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne ;
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.

Ah ! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je commence à m'apercevoir (d'Alexis).

N 217.

↑ Haut

Les Esclaves gaulois

CHANSON

ADRESSÉE À MANUEL

1824

Air : Un soldat, par un coup funeste (Air noté ♫)

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille :
« Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
« L'esclave est roi quand le maître sommeille.
« Enivrons-nous ! (4 fois.)
« Amis, ce vin par notre maître

« Fut confisqué sur des Gaulois
« Bannis du sol qui les vit naître
« Le jour même où mouraient nos lois.
« Sur nos fers qu'il rouille
« Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
« Des malheureux partageons la dépouille.
« Enivrons-nous !
« Savez-vous où gît l'humble pierre

« Des guerriers morts de notre temps ?
« Là plus d'épouses en prière,
« Là plus de fleurs, même au printemps.
« La lyre attendrie
« Ne redit plus leurs noms effacés tous.
« Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
« Enivrons-nous !
« La Liberté conspire encore
« Avec des restes de vertu ;
« Elle nous dit : Voici l'aurore ;
« Peuple, toujours dormiras-tu ?
« Déité qu'on vante,
« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
« Enivrons-nous !
« Oui, toute espérance est bannie ;
« Ne comptons plus les maux soufferts.
« Le marteau de la tyrannie
« Sur les autels rive nos fers.
« Au monde en tutèle,
« Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous !
« Au char des rois un prêtre vous attelle.

« Enivrons-nous !
« Rions des dieux, sifflons les sages,
« Flattons nos maîtres absolus.
« Donnons-leur nos fils pour otages :
« On vit de honte, on n'en meurt plus.
« Le Plaisir nous venge ;
« Sur nous du Sort il fait glisser les coups.

« Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
« Enivrons-nous ! »
Le maître entend leurs chants d'ivresse ;
Il crie à des valets : « Courez !
« Qu'un fouet dissipe l'allégresse
« De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !
ENVOI.
Cher Manuel, dans un autre âge
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : UN SOLDAT PAR UN COUP FUNESTE.

N 218.

↑ Haut

Treize à Table

Air de Préville et Taconnet (Air noté ♫)

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal ! présage épouvantable !
La mort accourt ; je frissonne éperdu. (ter.)
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse ;
Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord. (bis.)
De vos chansons ranimez l'allégresse ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.
Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.
« Vois, me dit-elle ; est-ce moi qu'il faut craindre ?
« Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?

« Ange déchu, je te rendrai les ailes
« Dont ici-bas te dépouilla le Sort. »
Enivrons-nous des baisers de nos belles ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.
« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme
« Ira franchir tous ces mondes flottants,
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme
« Que Dieu sema sur la route du Temps.
« Mais, tant qu'au joug elle rampe asservie,
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le Plaisir use en paix notre vie ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.
Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port.
Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.

N 219.

↑ Haut

Lafayette en Amérique

Air : À soixante ans il ne faut pas remettre (Air noté ♫)

Républicains, quel cortège s'avance ?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !
Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge.
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !
Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
Nous succombions ; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !
Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,

Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !
Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits ;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
À son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !
L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles ;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : À SOIXANTE ANS.

N 220.

↑ Haut

Maudit Printemps

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire (Air noté ♫)

Je la voyais de ma fenêtre
À la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître ;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?
Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui là bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?
Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?
C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : C'EST À MON MAÎTRE EN L'ART DE PLAIRE.

N 221.

MÊME CHANSON,

MUSIQUE DE DARONDEAU

N 221.

↑ Haut

Psara

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

AIR : À SOIXANTE ANS IL NE FAUT PAS REMETTRE (AIR NOTÉ ♫)

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,

En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.
N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux ?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats ,

Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle ;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.
Mais de Chios recommencent les fêtes ;
Psara succombe, et voilà ses soutiens !
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifira vos âmes :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.
L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain…
Paix ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple ;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.
À notre rage ainsi rien ne s'oppose ;

Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.
Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.

La flotte hellène a surpris le rivage ,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

a. Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

b. Qui vînt ici raconter tous tes maux ?

Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou de Cio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

c. Sur tant de morts menaçait nos soldats.

Le nombre des cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

d. Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse.

Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

e. La flotte hellène a surpris le rivage.

Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque périt égorgée.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À soixante ans il ne faut pas remettre.

N 222.

↑ Haut

Le Voyage Imaginaire

1824

Air : Muse des bois et des accords champêtres (Air noté ♫)

L'Automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;

Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène ; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare

Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

N 223.

↑ Haut

Couplets sur un prétendu portrait de moi

MIS EN TÊTE
D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS

1826

Air : Je loge au quatrième étage (Air noté ♫)

Petit portrait de fantaisie
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil ? (bis.)
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret ;

Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu ?

Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu ;
Un petit saint pétri de ruse
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.

La bonne enseigne pour Ma muse !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.
Ou serais-tu l'auteur tragique
Qui calcula, rima, rima
Maint rôle bien académique
Qu'en vain a réchauffé Talma ?
Quoi ! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret !
Pour l'alexandrin quel outrage !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.
Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois,
Rat de cave de la pensée
Qu'il confisque au profit des rois.
J'ai de la fraude en pacotille
Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.
Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre,
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

f. Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures. Depuis l'époque où cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Scheffer.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je loge au quatrième étage.

N 225.

↑ Haut

Le Grenier

Air du Carnaval de Meissonnier (Air noté ♫)

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table ; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.

Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son schall en guise de rideau.

Sa robe aussi va parer ma couchette ;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
À table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
À Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde ; un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Carnaval (de Meissonnier).

N 226.

↑ Haut

L'Échelle de Jacob

Air : Ah ! si ma dame me voyait (Air noté ♫)

g. « Ils se font bénir par le pape.

Sa Sainteté a aussi fait des emprunts.

h. « Mais sandis ! n'est pas de l'hébreu.

Il est superflu de rappeler que le ministre des finances, à cette époque, était un citoyen de Toulouse.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ah ! si madame me voyait.

N 227.

↑ Haut

La Métempsycose

Air du vaudeville de la Robe et des Bottes (Air noté ♫)

Grand partisan de la métempsycose,
En philosophe, hier, sur l'oreiller,
De mes penchants pour connaître la cause,

J’ai mis mon âme en train de babiller.
Elle m’a dit : Tu me dois un beau cierge,
Car sans mon souffle au néant tu restais ;

Je m’en doutais, je m’en doutais.
Je m’en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J’ai couronné jadis des fronts joyeux ;
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigeais, je sautais, je chantais ;
L’indépendance agrandissait mes ailes.
— Ah ! mon âme, je m’en doutais,
Je m’en doutais, je m’en doutais.
Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d’un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l’un chez l’autre je quêtais.
J’ai fait du bien, puisque j’en ai fait faire.
— Ah ! mon âme, je m’en doutais,
Je m’en doutais, je m’en doutais.
Puis j’animai la beauté d’une fille.
Que j’étais bien dans ma douce prison !
Mais de mon gîte on s’empare, on le pille ;
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre ;
Et jour et nuit, du coin que j’habitais,
À la maison je voyais le feu prendre.

— Ah ! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.
Sur tes penchants que mon récit t'éclaire ;
Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme.
— Ah ! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la Robe et des Bottes.

N 229.

↑ Haut

Les pauvres Amours

Air : Jupiter un jour en fureur (Air noté ♫)

i. Chers petits culs nus d'Amours.

On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Jupiter un jour en fureur.

N 230.

↑ Haut

À M. Gohier

DERNIER

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE

QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST

Fouette ! Fouette !
Chante toujours ; ne t'endors pas

1825

Air du vaudeville des Chevilles de Maître Adam (Air noté ♫)

Oui, je dormais sur un petit volume
Qui me vaudra d'être encore étrillé,
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste ;
Les mauvais jours seraient-ils donc passés ?
Car je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est qu'on nous a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule ;
Puis est venu le martinet royal ;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.

Dieu soit béni ! mais, s'il ne nous fait grâce,
Les chansonniers seront toujours fessés.
J'ai bien reçu ma part des étrivières !
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous ! nos seigneurs les Jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.
Vous qui chantez comme on chante au bel âge ,
Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas ;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez longtemps, allez bien tard là-bas.
Car en enfer on marque votre place ;
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.

j. Vous qui chantez comme on chante au bel âge.

M. Gohier avait alors près de quatre-vingts ans.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

↑ Haut

Le Sacre de Charles-le-Simple

Air : Du beau Tristan (de Beauplan) (Air noté ♫)

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux .
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire sa majesté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté, (bis.)
Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles-Trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom ;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse :
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.
Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son Confiteor.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez.
« Rome, que l'article concerne ,
« Relève d'un serment prêté. »
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.
De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
« Roi ! crie un soldat, levez-vous !
« Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,
« Je te couronne, enrichis-nous.
« Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
« Vive la légitimité ! »
Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des maîtres ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui, de son cortége,
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilége
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté, (bis.)

k. Charles III, dit le Simple, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

l. Dans l'église volent joyeux.

Au sacre de Charles X, on lâcha dans l'église un grand nombre d'oiseaux, qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef. Cette imitation d'une vieille coutume nous valut un des morceaux de poésie les plus parfaits de madame Tastu, à qui nous devons tant de productions délicieuses.

m. Rome, que l'article concerne.

L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait, dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on encore, n'en voulait pas jurer l'observation.

n. Vous pourriez faire un sacrilége.

Allusion à la fameuse loi du sacrilége, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du beau Tristan (de M. Amédée de Beauplan).

N 232

↑ Haut

Le Convoi de David

Air de Roland (Air noté ♫)

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
À ceux qui de David, hélas !
Rapportaient chez nous la poussière.
— Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire ?
Quoi ! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire !
chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (bis.) qui l'ont vu naître ! (bis.)
Non, non, vous ne passerez pas,

Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur

Du fond d'un exil qui l'honore ;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.
chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !
Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.
chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !
Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat ; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.

À l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,

David crut peindre Jupiter,
Hélas ! il peignait Prométhée.
chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !
Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, devenu triste.
— Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.
Chez l'étranger la mort l'atteint :
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.
chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !
Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien ! retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

chœur.
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

o. Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

p. On lui dut le noble appareil.

On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la révolution. Il faut ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mouvement imprimé aux arts par la révolution française.

Comme tous les réformateurs, David a dû pousser à l'exagération des principes avec lesquels il combattit l'école des Vanloo et des Boucher ; mais, malgré cette exagération, il n'en restera pas moins une de nos plus grandes gloires dans les arts.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE ROLAND (MUSIQUE DE MÉHUL).

N 233

MÊME CHANSON

MUSIQUE DE CHORON SUR LE MÊME TIMBRE.

N 233 BIS.

↑ Haut

Bonsoir

COUPLETS

À M. LAISNEY, IMPRIMEUR À PÉRONNE

AIR DE LA RÉPUBLIQUE (AIR NOTÉ ♫)

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
À nos beaux jours promptement écoulés.
Comme ils sont loin les feux de notre aurore !
Que de plaisirs avec eux envolés !
Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?
Non ; la gaîté nourrit encor l'espoir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.
Cinquante hivers ont passé sur ta tête ;
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête ;
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir ?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître ;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître

Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
Dans nos refrains que le passé renaisse ;
L'illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.
Reposons-nous ; car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crîraient tous, s'ils nous trouvaient en route :
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

q. C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA RÉPUBLIQUE.

N 236.

↑ Haut

Le Missionnaire de Mont-Rouge

POUR LA FÊTE DE MARIE ***

1826

(C'est un dindon qui est censé parler)

Air : Allez-vous-en, gens de la noce (Air noté ♫)

Ave, Maria ! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher !
Mont-rouge, où l'Esprit saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grâce,
Votre gaîté, vos heureux goûts.
Glous ! glous ! glous ! glous ! (bis.)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perverti,
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah ! préférez à leur audace

L'esprit d'un frère coupe-choux.
Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet ;
Mais leur gloire aussi nous alarme :
Demandez à l'ami Franchet ?
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchants ragoûts.
Glous ! glous ! glous ! glous !

Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Cessez de vanter l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur ;
Mais au peuple on rend la besace
Pour qu'il dépende encor de nous.
Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Vous êtes surtout bienfaisante,
Le pauvre au pauvre le redit ;
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
À nous l'or, aux pauvres les sous.
Glous ! glous ! glous ! glous !

Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Grâce à tous les gens de ma robe
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre âme si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grâce,
On rôtira d'autres que nous.
Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.
Oui, Marie, en vain l'on se moque

Du pauvre père de la foi ;
Vos beaux esprits, que je provoque,
À table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Glous ! glous ! glous ! glous !
De truffes parfumez Ignace :
Riez et divertissez-vous.

r. Demandez à l'ami Franchet.

Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Allez-vous-en, gens de la noce.

N 237.

↑ Haut

Couplets sur la Journée de Waterloo

Air : Muse des bois et des accords champêtres (Air noté ♫)

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse,
« Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
« Ris du laurier qu'un parti te refuse ;
« Consacre encor des vers à nos exploits.
« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
« Ce dernier jour de gloire et de revers. »
— J'ai répondu, baissant des yeux humides :

Son nom jamais n'attristera mes vers.
Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux ?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La liberté sonne ses funérailles ;
Par vous sauvés, nous règnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
À l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.
Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage ?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre qui se lève
Du jour funeste efface le revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

N 238.

↑ Haut

Couplet écrit sur l'album de Mme Amédée de V***

(Air noté ♫)

Que bien longtemps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
Trouvant en vous bonté, grâce, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi ! par amour ? Non : il n'y doit plus croire.
Mais, las ! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Carnaval.

N 239.

↑ Haut

Oraison funèbre de Turlupin

Air : C'est à boire, à boire, à boire, etc. (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est à boire, à boire, à boire, etc.

N 240.

MÊME CHANSON,

Air du Comte Ory (de Doche.)

N 240 bis.

↑ Haut

À Mademoiselle ***

EN LUI ENVOYANT

MES DERNIÈRES CHANSONS

Air : Muse des bois, etc. (Air noté ♫)

Accueillez-les ces chansons où ma Muse
Vous peint l'amour tout prêt à m'échapper ;
Vante la Gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
L'un est pour vous un dieu sans importance,
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

N 241.

↑ Haut

Les Deux Grenadiers

AVRIL 1814

Air : Guide mes pas, ô Providence ! (des Deux Journées) (Air noté ♫)

PREMIER GRENADIER.
À notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.
DEUXIÈME GRENADIER.
Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau.
PREMIER GRENADIER.
Par le ciel ! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.
DEUXIÈME GRENADIER.
Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
ENSEMBLE.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (bis.)
DEUXIÈME GRENADIER.
Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?

Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.

Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
PREMIER GRENADIER.
Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot ? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république ?
DEUXIÈME GRENADIER.
Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât ;
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
PREMIER GRENADIER.
Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.
DEUXIÈME GRENADIER.
Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
PREMIER GRENADIER.
Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.
Notre sang paya tous leurs grades ;
Heureux qu'il nous en reste encor !

Quoi ! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat ,
Et le parrain on l'abandonne !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
PREMIER GRENADIER.
Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.
DEUXIÈME GRENADIER.
Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux ;
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
ENSEMBLE.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

s. Leur marraine un jour de combat.

Presque tous les maréchaux de l'empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient signalés sous Napoléon.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : GUIDE MES PAS, Ô PROVIDENCE (DES DEUX JOURNÉES).

N 242.

↑ Haut

Encore des Amours

(Air noté ♫)

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux !
Je le disais lorsqu'une enchanteresse
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :
Tous les Amours ne sont pas envolés.
Oui, c'est encor quelque sujet de peine,
Mais du repos je suis si fatigué !
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux pourtant j'étais plus gai.
Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
Tous les Amours ne sont pas envolés.
Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
À triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes.
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de Léonide.

N 244.

↑ Haut

Le Dauphin

CONTE

AIR DU CARNAVAL (AIR NOTÉ ♫)

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,
Ne sais lequel ; mais il en fut aimé.
D'un gros dauphin on fêtait la naissance ;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le bonheur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !
La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
Dévotement à la Vierge il rend grâce,
Puis au dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire ? Il cherche un confesseur ;

Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
— Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !
Mon père, hélas ! c'est un vilain séjour.
— Qu'avez-vous fait ? — J'ai trop aimé les belles.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !
Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
— Parlez, mon fils ; expliquez-vous enfin.
— J'ai fait, hélas ! narguant le diadème,
Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie ;
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour ?
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour
Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine ;
Allez, mon fils, vous direz cinq Ave.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale !
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Carnaval (de Meissonnier).

N 248.

↑ Haut

Le Petit Homme Rouge

1826

Air : C'est le gros Thomas (Air noté ♫)

Foin des mécontents !
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.
Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin, d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.
Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate ?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu ;
Il a le pied fourchu ;
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remuménage.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

Je le vis, hélas !
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait la Marseillaise.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.
(9 thermid.) J'eus à balayer ;
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré ,
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantait l'hymne à l'Être suprême.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.
(Mars 1814.) Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue,
Du bon Empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri-Quatre et Gabrielle !
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles-Dix.

t. Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

u. Lors il était poudré.

Robespierre portait de la poudre.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est le gros Thomas.

N 249.

↑ Haut

Le Mariage du Pape

Air du Méléagre Champenois (Air noté ♫)

Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en Pape il s'érigeait un jour,
Disant : Corbleu ! tâtons du mariage ;
Pour le clergé sanctifions l'amour.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Oui, je suis Pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons ! dansons ! bonne chère et bon vin !
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme ;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire on osait faire un Dieu !
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'église en butte à tous nos ennemis ;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est in extremis.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Du célibat rompez, rompez l'entrave,

Prélats, curés, chartreux et capucins.
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
La foi chancelle, il faut faire des saints.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Nous étions tous intolérants en diable ;
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable
Quand à le faire on s'est donné du mal.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu ;
Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le Pape est cocu.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.
Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village.
Que sa servante accuse d'un enfant.
Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du Méléagre champenois.

N 250.

↑ Haut

Les Nègres et les Marionnettes

FABLE

Air : Pégase est un cheval qui porte (Air noté ♫)

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste ! dit-il ; quel débouché !
Fi, que c'est laid, sots que vous êtes !
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté ;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire ;
Il s'attaque au roi des bossus,

Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et souffle dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines :
Bons esclaves, amusez-vous.
Le diable vient ; l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle ;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire :
Bons esclaves, amusez-vous.
Ainsi, voguant vers l'Amérique
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : PÉGASE EST UN CHEVAL QUI PORTE.

N 253.

↑ Haut

La Comète de 1832

Air : À soixante ans il ne faut pas remettre (Air noté ♫)

Dieu contre nous envoie une comète ;
À ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète ;
L'Observatoire y perdra ses compas. (bis.)
Avec la table adieu tous les convives !
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (bis.)

Le monde est assez vieux, (bis.)
Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais ; que de soleils encore !
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.
N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,

D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais-rois, de peuples de laquais ?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre ;
Vers l'avenir las de tourner les yeux ?
Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.
Les jeunes gens me disent : Tout chemine ;

À petit bruit chacun lime ses fers ;
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore ;
L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.
Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette ;
Ma voix s'éteint ; plus de concerts joyeux.
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

v. On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astronomes allemands annoncèrent pour 1852, la rencontre d'une comète avec notre globe et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligée d'opposer leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : À SOIXANTE ANS.

N 257.

↑ Haut

Le Tombeau de Manuel

Air : Te souviens-tu ? etc. (Air noté ♫)

Tout est fini ; la foule se disperse ;
À son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous l'allez oublier.

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.
Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,

Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.
L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.

Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.
Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.
Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.

Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.
Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes ;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : T'en souviens-tu ?

N 258.

↑ Haut

À M. Lucien Bonaparte, prince de Canino

PRINCE DE CANINO.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat !), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible ! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt ; me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rhythme : ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant, etc., etc. »

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante ; jamais, en arrachant un jeune poëte à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému ! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique ; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les cent jours, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais ; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons ; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la Révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune ; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir ! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poëte à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher ! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière !

Passy, 15 janvier 1833.

Le Feu du Prisonnier

LA FORCE, 1829

Air du vaudeville de Taconnet (Air noté ♫)

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver !

Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (bis.)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants, (bis.)

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire ;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.

Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
Ô bon Génie, amusez-moi longtemps.
Ici, que vois-je ? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur ?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là-haut, quel air pur il respire !
Ô bon Génie, amusez-moi longtemps.
D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image :
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage ;
La liberté, là, m'offrait le repos .
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
Ô bon Génie, amusez-moi longtemps.
Dans mon désert encor quelque mirage !

Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;
Plie un genou, tes fers seront brisés.
Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
Ô bon Génie, amusez-moi longtemps.

a. La liberté, là, m'offrait le repos.

Quelques personnes m'avaient écrit de Suisse pour m'offrir un refuge, si je voulais éviter la détention dont j'étais menacé.

b. En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;

On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DU VAUDEVILLE DE PRÉVILLE ET TACONNET.

N 259.

↑ Haut

Mes Jours Gras de 1829

AIR : DIS-MOI DONC, MON P'TIT HIPPOLYTE (AIR NOTÉ ♫)

c. Je passe encore, grâce à Bridoie,

J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822.

d. Dans votre beau discours du trône,

Il y avait dans le discours du trône, de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Dis-moi donc, mon petit Hippolyte.

N 260.

↑ Haut

Le Quatorze Juillet

LA FORCE, 1829

Air : À soixante ans, il ne faut pas remettre (Air noté ♫)

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune ; on criait : Vengeons-nous !
À la Bastille ! aux armes ! vite, aux armes !
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. (bis.)
Je vois pâlir et mère et femme et fille ;
Le canon gronde aux rappels du tambour. (bis.)

Afêté ce grand jour . (bis.)
Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse.
Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siége, un soldat bleu qui passe
Est applaudi des mains et de la voix.

Le nom du roi frappe alors mon oreille ;
De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave,
« Le despotisme étouffait tous les cris.
« Mais des captifs pour y loger la foule,
« Il creusa tant au pied de chaque tour,
« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.
« La Liberté, rebelle antique et sainte,
« Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
« À son triomphe appelle en cette enceinte
« L'Égalité, qui redescend des cieux.
« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
« C'est Mirabeau tonnant contre la cour.
« Sa voix nous crie : Encore une Bastille !
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.
« Où nous semons chaque peuple moissonne.
« Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
« Portent, tremblants, la main à leur couronne,
« Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
« Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
« S'ouvre et du globe accomplira le tour.
« Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.

« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour. »
De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.

Mais je revois, après quarante années,
Sous les verrous, le Quatorze Juillet.
Ô Liberté ! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
À mes barreaux l'aurore vient sourire ;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

e. A fêté ce grand jour.

Le 14 juillet 1789 il fit un temps magnifique ; le 14 juillet 1829 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

f. Héros du siége, un soldat bleu qui passe,

Les gardes-françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À soixante ans il ne faut pas remettre.

N 261.

↑ Haut

Le Cardinal et le Chansonnier

LA FORCE, 1829

AIR : JE VAIS BIENTÔT QUITTER L'EMPIRE (AIR NOTÉ ♫)

Quel beau mandement vous nous faites !
Prélat, il me comble d'honneur !
Vous lisez donc mes chansonnettes ?
Ah ! je vous y prends, Monseigneur. (bis.)
Entre deux vins, souvent ma muse
Perdit son bandeau virginal.
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?
Çà, que vous semble de Lisette
Qui dicta mes chants les plus doux ?
Vous vous signez sous la barrette !
Lise a vieilli ; rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole ;
Et priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?
À chaque vers patriotique ,
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique

Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal,
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?
Puisque vous fredonnez mes rimes,

Vous grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain ?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?
Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre ;
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verroux, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?
Au fond vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au Conclave on met la nappe ,
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape !
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

g. Quel beau mandement vous nous faites !

En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à la Force que j'ai eu le plaisir

de lire ce morceau d'éloquence très catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Éminence, morte depuis, ne j'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale.

M. de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir ; celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

h. Des jésuites elle raffole.

On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

i. À chaque vers patriotique.

Le titre de poète national, qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement le prince de l'Église romaine.

j. Dignes du bon Samaritain ?

Dans l'évangile du bon Samaritain, un prêtre et un lévite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures du moribond.

k. Mais au conclave on met la nappe.

Léon XII venait de mourir, le conclave s'assemblait, et l'archevêque de Toulouse se mettait en route pour Rome.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

N 263.

↑ Haut

Couplet (J'ai suivi plus d'enterrements)

Air : C'est le meilleur homme du monde (Air noté ♫)

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes,
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse ;
Mais je possède une gaîté
Qui n'offense point la tristesse.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est le meilleur homme du monde.

N 264

↑ Haut

Mon Tombeau

Air d'Aristippe (Air noté ♫)

Moi, bien portant, quoi ! vous pensez d'avance
À m'ériger une tombe à grands frais !
Sottise ! amis ; point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre ;
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.
À votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie ;
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.
Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne ;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.

Vous devez bien quelque chose à ma belle.
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.
Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres ;
Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur.
À ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,

Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.
Qu'importe à moi, que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant ?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
À me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR D'ARISTIPPE.

N 265.

↑ Haut

Les Dix Mille francs

LA FORCE, 1829

AIR : T'EN SOUVIENS-TU, ETC.,
OU VAUDEVILLE DE TACONNET (AIR NOTÉ ♫)

Dix mille francs, dix mille francs d'amende !
Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison !
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre ?

« Non ! non ! jeûnez et vous et vos parents.
« Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre ,
« De par le Roi, payez dix mille francs. »
Je paierai donc ; mais, las ! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais ?
D'un substitut sera-t-il le salaire ?
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts ?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma muse on venge la morale ,
Pour les mouchards comptons deux mille francs.
Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :

Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte Ampoule,
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.
Que de géants là bas je vois paraître !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
À tout gâteau leur main fait large entaille :
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.
Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or ;
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.

Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge,
Promet mon âme aux gouffres dévorants .
Déjà le diable a plumé mon bon ange .
Pour le clergé comptons trois mille francs.
Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux quatre ; et trois, sept ; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine,
Sans rien payer fut exilé jadis .
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance ;
Vive le Roi ! voilà dix mille francs .

l. Dix mille francs, dix mille francs d'amende !

Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à 10,000 francs d'amende.

m. « Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre.

Je fus condamné pour outrage à la personne du Roi et à la famille royale.

n. Quand sur ma muse on venge la morale.

Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

o. Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ?

La chanson du sacre de Charles-le-Simple fut la cause première de ma condamnation.

La sainte Ampoule brisée en 93, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles

X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.

p. Que de géants là bas je vois paraître !

Allusion à la chanson des Infiniment petits, seconde cause de ma condamnation.

q. Promet mon âme aux gouffres dévorants.

Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.

r. Déjà le diable a plumé mon bon ange.

L'Ange gardien, prétexte de ma condamnation pour atteinte à la morale publique : on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites : il fallut bon gré mal gré que l'Ange gardien payât pour toutes.

s. Sans rien payer fut exilé jadis.

Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard ; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant-criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

t. Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance.

M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

u. Vive le Roi ! voilà dix mille francs.

Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : T'EN SOUVIENS-TU ?

N 266.

MÊME CHANSON,

AIR DU VAUDEVILLE DE PRÉVILLE ET TACONNET.

N 266 BIS.

↑ Haut

Le Juif errant

AIR DU CHASSEUR ROUGE D'AMÉDÉE DE BEAUPLAN (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DU CHASSEUR ROUGE (DE M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

N 267.

MUSIQUE DE M. GOUNOD.

N 267 BIS.

↑ Haut

Couplet (Notre siècle, penseur brutal)

Air : Trouverez-vous un parlement ? (Air noté ♫)

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.
Artiste, poëte, savant,
À la gloire en vain on s'attache ;
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Trouverez-vous un parlement.

N 268.

↑ Haut

La Fille du Peuple

Air d'Aristippe (Air noté ♫)

Fille du peuple, au chantre populaire,
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire ;
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.

Ma muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.
Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.
Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.

En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.
Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits ;
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air d'Aristippe.

N 269.

↑ Haut

Le Cordon, s’il vous plaît

CHANSON FAITE À LA FORCE

POUR LA FÊTE DE MARIE

AIR DU VAUDEVILLE DES SCYTHES ET DES AMAZONES (AIR NOTÉ ♫)

Allons aux champs fêter Marie ;
Hâtons-nous, le plaisir m’attend.
Le pied poudreux, la main fleurie,
Là bas arrivons en chantant. (bis.)
Gai voyageur, j’ai mes pipeaux à prendre,
Pipeaux qu’un sourd a traités de sifflet.

Le cordon, le cordon, s’il vous plaît, (bis.)
Vite, portier ; car on m’accuse
D’oublier l’heure du repas.
Jouy déjà gronde ma muse
Dont il soutint les premiers pas .
D’amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet !
Dans sa prison l’aï s’impatiente.
Je veux sortir ; le cordon, s’il vous plaît ;
Le cordon, le cordon, s’il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
À revenir toujours trop lents !
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet !
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir ; le cordon, s'il vous plaît ;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.
Mon vieux portier dort dans sa loge :
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge ;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis, montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir ; le cordon, s'il vous plaît ;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.
Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi ;
Que j'écrive au propriétaire ;
Que je dois trois termes ici .
Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre !
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet ;
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir ; le cordon, s'il vous plaît ;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

v. Dont il soutint les premiers pas.

M. de Jouy qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes, ce qui ne l'a pas empêché, dès mon début, de prêter aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

x. Que je dois trois termes ici.

J'étais condamné à neuf mois de prison.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.

N 270

↑ Haut

Denys, maître d'école

LA FORCE, 1829

Air : Il faut bientôt quitter l'empire (Air noté ♫)

Denys, chassé de Syracuse,
À Corinthe se fait pédant.
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (bis.)
Maître d'école au moins il prime ;
Son bon plaisir fait et défait des lois. (bis.)
Il règne encor, car il opprime.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (bis.)
Sur le dîner de chaque élève
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.
Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots : Grand roi, qu'un dieu fasse

Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
Vite un prix au sot qui l'adule !
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second, prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.
Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là bas, je crois, quelque satire ;
C'est contre vous, car voyez comme il rit !
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.
Rêvant un jour que l'on conspire ;
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire

Entrez, dit-il ; sur eux vengez mes droits ;
Frappez ; pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.
Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

y. Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

N 271.

↑ Haut

Laideur et Beauté

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire (Air noté ♫)

Sa trop grande beauté m'obsède ;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.
Belle ainsi faut-il que je l'aime !
Dieu, reprends ce don éclatant ;
Je le demande à l'enfer même :
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.
À ces mots m'apparaît le diable ;
C'est le père de la laideur :
« Rendons-la, dit-il, effroyable,
« De tes rivaux trompons l'ardeur.
« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant :
« Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
« La voilà laide et tu l'aimes autant. »
Laide ! moi ! dit-elle, étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.

« Pour moi seul tu jurais de vivre,
« Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« À mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »
Ses yeux éteints fondent en larmes,
Alors sa douleur m'attendrit :
Ah ! rendez, rendez-lui ses charmes.
Soit ! répond Satan qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.

Elle est, je crois, plus belle encore ;
Elle est plus belle et moi je l'aime autant.
Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas ;
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

N 272.

↑ Haut

Couplet aux jeunes gens

(Air noté ♫)

Un jour assis sur le rivage,
Bénissant un ciel pur et doux,
Plaignez les marins que l'orage
A fatigués de son courroux.
N'ont-ils pas droit à quelque estime
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abîme,
Du doigt vous indiquaient le port ?

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air :Un soir après mainte folie.

N 274.

↑ Haut

Couplet (Pauvres fous, battons la campagne)

(Air noté ♫)

Pauvres fous, battons la campagne ;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot ;
Même au manteau de la Sagesse
La Folie attache un grelot.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

N 276.

↑ Haut

Les Cinq Étages

Air : Dans cette maison à quinze ans

ou J'étais bon chasseur autrefois (Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Dans cette maison à quinze ans.

N 277.

MÊME CHANSON,

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

N 277 bis.

↑ Haut

L'Alchimiste

Air de la Bonne vieille ; ou d'Aristippe (Air noté ♫)

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots .
Ton art est sûr ; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses !
Vois-tu déjà le sourire des cours ?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.
Ivre d'espoir, quel délire t'égare !
« Ô rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »

Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.
Oui, rends-moi-les avec leur indigence ;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux ;
À mon esprit ôte l'expérience ;
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.
Je sais pourtant ce que vaut la richesse ;
Mais j'aime encor ; je possède et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.
C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.

Celle que j'aime est sourde à la fortune.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.
Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
« Non, non, dis-tu ; demain, lune nouvelle ;
« Recommençons ; demain nous serons dieux. »
Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

z. Il ne faut pas croire que cette espèce de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.

a*. Ou d'un vieux livre interroge les mots.

L'Hermès des anciens Égyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée ; de là le nom de science hermétique. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA BONNE VIEILLE.

N 278.

MÊME CHANSON.

AIR D'ARISTIPPE.

N 278 BIS.

↑ Haut

Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt

SUR

LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT

AIR : ÉCHOS DES BOIS, ERRANTS DANS CES VALLONS (AIR NOTÉ ♫)

Quoi ! sourd aux cris d'un long Miserere,
Sous ce drap noir, que j'asperge en silence ;
Quoi ! ce cercueil, de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance !

Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux,
De son enfer vienne effrayer nos larmes ?

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
Son âme, hélas ! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,
Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
Proclamé roi de ses festins joyeux,
À son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
À mes chansons que sa joie applaudit !
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah ! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Long-temps son nom se lire sur la pierre !

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.
Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.
À mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

b*. Longtemps son nom se lira sur la pierre !

François Quénescourt, né à Péronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épitaphe que je lui ai composée : qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre.

85

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Échos des bois, errans dans ces vallons.

N 279.

↑ Haut

La Nostalgie

OU

LA MALADIE DU PAYS

Air de la République (Air noté ♫)

Vous m'avez dit : « À Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu ; mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né !
La fièvre court triste et froide en mes veines ;
À vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux !
Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.

De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.

Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons !
Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule ;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !
Convertissez le sauvage idolâtre ;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis !
Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes :
« Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
« C'est l'air natal qui sèchera tes larmes ;
« Va refleurir à ton premier soleil. »
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah ! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la petite Gouvernante.

N 282.

↑ Haut

Les Contrebandiers

chanson

ADRESSÉE À M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR (Air noté ♫)

AUTEUR

DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN

Air : Cette chaumière-là vaut un palais

Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui vive.
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre ;

Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.
Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage,
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez

La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Aux échanges l'homme s'exerce ;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.
Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplent le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve :
Ils en font un étang.

Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.
Non ; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
À la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir ta rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous de voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
À moi, contrebandiers !
Malheur ! malheur aux commis !
À nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

c*. Le Bon Sens d'un homme de rien est un livre d'un grand sens fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à la fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. À l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard, à la Chambre, lors de la discussion sur la réforme du Code pénal.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Cette chaumière vaut un palais.

N 284.

↑ Haut

À mes amis devenus ministres

(Air noté ♫)

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.
Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.
Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.

De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.

Un bruit m'arrive ; est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.
Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume ,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.
Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.
De ce palais souffrez donc que je sorte.
À vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

d*. Qui, regrettant son hôtel ou son chaume.

Àl'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de la petite Gouvernante.

N 285.

MÊME CHANSON,

Musique de M. B.....

N 285 bis.

↑ Haut

Émile Debraux

Chanson-prospectus

POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu (Air noté ♫)

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,

Et roulant roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.
Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé ;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé ;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi ;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.
Mais, dites-vous, il avait donc des rentes ?
Eh ! non, messieurs ; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,

Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver ; le bois manquait à l'âtre ;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs ;
II grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.
De l'œil des rois on a compté les larmes ;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela :
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos ;
C'était l'asile où se cachait la gloire :
Le pauvre peuple aime tant les héros !
Bien jeune, hélas ! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.

C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?
De sa famille allégez l'indigence ;
Riches et grands, achetez ce recueil.
À tant d'esprit passez la négligence :
Ah ! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes ;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

e*. Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de la Colonne ; Soldat, t'en souviens-tu ? Fanfan la Tulipe ; Mon petit Mimile, etc., ont eu un succès prodigieux, non seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure ; il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites Goguettes, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie in-

souciante et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie longue et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort, il a salué d'une voix défaillante.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : DIS-MOI, SOLDAT, T'EN SOUVIENS-TU ?

N 288.

↑ Haut

Le Proverbe

(AIR NOTÉ ♫)

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté ;
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin ;
Alain lui transporte sa flamme,
Il est traité comme un vilain.
La dame avait une suivante

Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante ;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.
La suivante, qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté ;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité ;
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit, traité comme un vilain.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DU MÉNAGE DU GARÇON.

N 289.

↑ Haut

Poniatowski

JUILLET 1831

AIR DES TROIS COULEURS (AIR NOTÉ ♫)

Quoi ! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde !
Devant Leipsig le sort s'est-il mépris ?
Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde,
D'un pont qui saute emporte les débris !
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
« Rien qu'une main, (bis) Français, je suis sauvé ! »
« Rien qu'une main ? malheur à qui l'implore !
« Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui ? »
Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.
À pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »
Il va périr ; non ; il lutte, il surnage ;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier !

« Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »
Point de secours ! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.

« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »
Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie !),
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »
C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu ;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

f*. Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1766, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai qu'à Dieu. Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve, mais, épuisé de sang, et entraîné par les flots, il dispa-

raît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celles de Hâtons-nous ! du 14 juillet 1829, et À mes amis les ministres, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
La gloire y brille ; à chaque jour sa page
Point d'errata : tout pour la liberté.
De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples :

85

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Trois couleurs.

N 292.

↑ Haut

L’Écrivain public

COUPLETS DE FÊTE

ADRESSÉS À M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLORAIENT
SA BIENFAISANCE

1824

AIR DE LA RÉPUBLIQUE (AIR NOTÉ ♫)

g*. Cette chanson est anciennement faite. Moins on la trouvera digne de voir le jour, mieux on se rendra compte du motif qui l’a fait livrer aujourd’hui à l’impression.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA PETITE GOUVERNANTE.

N 293.

↑ Haut

À M. de Chateaubriand

SEPTEMBRE 1831

AIR D’OCTAVIE (AIR NOTÉ ♫)

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?

N’entends-tu pas la France qui s’écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?
Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd’hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l’étranger.
Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D’un nouveau monde étalant les trésors.
Le pèlerin de Grèce et d’Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l’Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s’exila,
Il s’enquérait aux débris des empires
Si des Français n’avaient point passé là.
C’était l’époque où, fécondant l’histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.
Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d’une noble rougeur.
J’offre aujourd’hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d’eau pure au pauvre voyageur.
Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N’entends-tu pas la France qui s’écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux.
Son éloquence à ces rois fit l'aumône.
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.
Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.

Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.
Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.
Va ; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.
Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.
Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

h*. Brille à tes chants d'une noble rougeur.

Dans un des couples qui précèdent celui-ci, je parle des lyres que la France doit à M. de Chateaubriand. Je ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle école poétique, qui, née sous les ailes de l'aigle, s'est, avec raison, glorifiée souvent d'une telle origine. L'influence de l'auteur du Génie du Christianisme s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de Child-Harold est de la famille de René.

Après ce que je viens de rappeler du grand mouvement qu'il a donné à la poésie moderne, il importe peu à M. de Chateaubriand que je répète ici ce que j'ai dit dans ma préface de l'influence particulière de ses ouvrages sur les études de ma jeunesse. Je crois plus à propos de faire ressouvenir qu'en 1829 M. de Chateaubriand, m'ayant honoré de marques d'intérêt et d'estime, en fut vivement réprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée. Je rougis d'avoir si faiblement acquitté ma dette envers le plus grand écrivain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacré quelques pages à immortaliser mes chansons. C'est un plaidoyer en leur faveur que la postérité lira sans doute ; mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité de M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de clients plus ingrats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Comédiens.

N 294.

↑ Haut

Conseil aux Belges

MAI 1831

Air de la République (Air noté ♫)

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites-un roi, morbleu ! finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.
Quels biens sur vous un prince va répandre !
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs ;
Puis des cordons et des croix à revendre ;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs ;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.
Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs ;

Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.
Chez vous pleuvront laquais de toute sorte ;
Juges, préfets, gendarmes, espions ;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte ;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget ! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné ; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.
Mais, quoi ! je raille ; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise ;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi.
Au bon Henri succède Louis-Treize.
Faites un roi ! morbleu, faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE LA PETITE GOUVERNANTE.

N 295.

↑ Haut

La Restauration de la Chanson

JANVIER 1831

AIR : J'ARRIVE À PIED DE PROVINCE (AIR NOTÉ ♫)

i*. On te détrônait.

Àla fin de juillet 1830, j'avais dit : On vient de détrôner Charles X et la chanson. Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

j*. Depuis les jours de décembre.

Le jugement des ministres de Charles X. La Chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution.

k*. Sauveront leur nid.

On craignait encore que l'hérédité de la pairie ne fût conservée.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : J'ARRIVE À PIED DE PROVINCE.

N 297.

↑ Haut

Souvenirs d'enfance

1831

À MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE

VILLE OÙ J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790 À 1796

Air Air de la Ronde des Comédiens (Air noté ♫)

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.
Salut ! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut ! parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.
Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.
J'ai fait ici plus d'un apprentissage,

Àla paresse, hélas ! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.
C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.
C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.
Âme rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois .
Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.
Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,

Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.
Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

l*. Et m'apprivoise avec celle des rois.

Dans la chanson du Tailleur et la Fée, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger, et il faillit perdre la vue.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Comédiens.

N 298.

↑ Haut

Le Vieux Vagabond

Air : Guide mes pas, Ô Providence ! (des Deux Journées) (Air noté ♫)

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.
Oui, je meurs ici de vieillesse
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.
Aux artisans, dans mon jeune âge,

J’ai dit : Qu’on m’enseigne un métier.
Va, nous n’avons pas trop d’ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.

Riches, qui me disiez : Travaille,
J’eus bien des os de vos repas ;
J’ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.
J’aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j’ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.
Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l’étranger s’engraissait,
Comme un sot j’ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.
Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m’écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m’instruire
À travailler au bien de tous.
Mis à l’abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;

Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Guide mes pas, ô Providence (des Deux Journées).

N 299.

↑ Haut

Couplets adressés à des habitants de l'île de France

ADRESSÉS
À DES HABITANTS DE L'ÎLE-DE-FRANCE (ÎLE MAURICE),
QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION
DES BLESSÉS DE JUILLET,
M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ

Air : Tendres échos errants dans ces vallons (Air noté ♫)

Quoi ! vos échos redisent nos chansons !
Bons Mauriciens, ils sont Français encore !
À travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.
Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.

Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.
On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
À mes chansons, là, berçaient leurs soucis.

Qu'ainsi ma muse endorme votre peine !
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.
Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui, d'une mère, apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.
Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent ;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : TENDRES ÉCHOS ERRANS DANS CES VALLONS.

N 300.

↑ Haut

Les Fous

Air : Ce magistrat irréprochable (Air noté ♫)

m*. J'ai vu Saint-Simon le prophète,

Le comte Henri de Saint-Simon naquit au château de Berny, à quelques lieues de Péronne. Il fit partie des jeunes Français qui, à l'imitation de Lafayette, coururent en Amérique prendre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit du service, mais s'en dégoûta bientôt. La Révolution le remplit d'enthousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions de bien nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit plus pour elles, car il prodigua à des capacités naissantes les secours nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée ; il se vit obligé, sous l'empire, d'accepter pour vivre le plus mince emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées originales qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publication de sa Parabole, admirable résumé d'un système nouveau d'ordre social, l'exposa, sous la restauration, à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force de sa conviction. Il échappa à la condamnation, qu'il eût pu désirer.

En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles

dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il publia son Nouveau Christianisme en 1825.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Rodrigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement qu'il n'avait sans doute pas prévu.

n*. Fourier nous dit : Sors de la fange.

M. Charles Fourier, auteur du Nouveau monde industriel, de la Théorie des mouvements et de la découverte du Procédé d'industrie sociétaire.

Le système de l'association n'a jamais été exploré avec plus de puissance que par ce philosophe théoricien, qui fait de l'attraction passionnée la base de son code social. M. Jules Lechevalier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. C. Fourier, et sans lui peut-être ne saurions-nous pas bien encore ce que l'inventeur avait entendu par phalanstère, groupe, fonctions attrayantes, etc.

M. Baudet du Lary tente une application partielle de ce système dans le département de Seine-et-Oise.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Ce magistrat irréprochable.

N 304.

↑ Haut

Le Suicide

SUR LA MORT

DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS

FÉVRIER 1832

Air d'Agéline (de Wilhem)

ou du Tailleur et la Fée (Air noté ♫)

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclose.
Suicide affreux ! triste objet de stupeur !
Ils auront dit : Le monde fait naufrage :
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève

Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
Et vers le ciel se frayant un chemin,

Ils sont partis en se donnant la main.
Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
Pauvres enfants ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Gendre qu'au vent l'Envie aime à jeter ;
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.

Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protège endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,

Ils sont partis en se donnant la main.
Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

o*. J'ai connu ces deux jeunes gens dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pièces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et maladive, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à la Force, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à la Force aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis je lui prodiguai les marques du plus vif

intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de Faruch le Maure, il m'écrivit : Je me souvient de ce que vous m'avez dit, ne craignez rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus cinq minutes.

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi fait sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse, quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière. Elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi une fatalité pour Lebras et lui de s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son déplorable dessein : Vous m'avez connu, Béranger ; Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve là-haut ?

Outre les drames de Faruch et de Pierre III, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé sans doute, mais em-

pruntes des nobles sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage sur une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur, il n'en résulta pour lui ni blessure ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la Commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air d'Agéline (de M. B. Wilhem).

N 305.

↑ Haut

Jean de Paris

Air : Cette chaumière-là vaut un palais (Air noté ♫)

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris. (bis.)
Toujours, dit la chronique ancienne,
Jean, sur son grand sabre, a sauté,
Quand, de leur ville, avec la sienne
Des sots comparaient la beauté :
Proclamant sur son âme,
En prose ainsi qu'en vers,
Les tours de Notre-Dame,
Centre de l'univers.
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.
S'il franchit la grande muraille ;
S'il cocufie un mandarin ;

Du peuple magot s'il se raille ;
À Paris s'il revient grand train ;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.
Je veux de l'or beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
À s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant ?
Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal !
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.
À la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin :
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :

« Que ma gloire s'étende
« Du Louvre aux boulevards ;
« Qu'un ramoneur y vende
« Mon buste pour six liards. »
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.
En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit ! répond-il ; mais pour ma peine,

Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.
Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable
Maintenant et jadis,

Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis !
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Cette chaumière vaut un palais.

N 307.

↑ Haut

Prédiction de Nostradamus pour l'an deux-mil

Air des Trois couleurs (Air noté ♫)

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
« Faites l'aumône (bis) au dernier de vos rois. »
Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : « L'homme à besace !
« Les mendiants sont bannis par nos lois. »
— « Hélas ! monsieur, je suis seul de ma race.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois. »
« Es-tu vraiment de la race royale ? »
— « Oui, répondra cet homme fier encor.
« J'ai vu dans Rome, alors ville papale,

« À mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
« Il les vendit pour nourrir le courage
« De faux agents, d'écrivains maladroits.
« Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.
« Mon père âgé, mort en prison pour dettes,

« D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
« Je tends la main ; riches, partout vous êtes
« Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
« Je foule enfin cette plage féconde
« Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
« Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde,
« Faites l'aumône au dernier de vos rois. »
Le sénateur dira : « Viens ; je t'emmène
« Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
« Contre les rois nous n'avons plus de haine :
« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
« En attendant que le sénat décide,
« À ses bienfaits si ton sort a des droits,
« Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
« Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »
Nostradamus ajoute en son vieux style :
La république au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

p*. Quand les temps sont mauvais, les prophètes ont beau jeu. Michel de Nostredame, que nous nommons Nostradamus, vécut et mourut sous les derniers Valois. Né en Provence, d'une famille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le forcèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il s'y livra à l'astrologie, maladie de l'époque, et publia, en 1537, les fameuses Centuries, qui lui ont

valu la célébrité populaire dont son nom jouit encore. Elles sont écrites en vers barbares, même pour son temps, et d'un style tellement énigmatique, qu'il semble plutôt être le calcul du charlatanisme que le produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles fait naître les interprétations les plus opposées et les plus absurdes. Il faut convenir toutefois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits forts de son temps.

Catherine de Médicis voulut avoir des prédictions de cet astrologue, et le combla de présents et d'honneurs. Nostradamus mourut à Salon, où l'on crut longtemps qu'au fond de son tombeau il ne cessait pas d'écrire de nouvelles prophéties ; ce qui ne manqua pas de produire un très grand nombre de Centuries posthumes dignes de leurs aînées et non moins recherchées d'un public ignorant.

Àsa mort, arrivée en 1566, Henri IV était dans sa treizième année.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Trois couleurs.

N 308.

↑ Haut

Passy

Air : T'en souviens-tu, (Air noté ♫)

Paris, adieu ; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix !

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

N 309.

↑ Haut

Le Vin de Chypre

Air du vaudeville de Préville et Taconnet (Air noté ♫)

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux longtemps rayés de mon Credo.
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux ;
Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.
Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.

À mes chansons, dansez, Muses et Grâces ;
Souris, Phébus ; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux.
Mais de ma cave éloignez les Naïades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.
Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.

Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux.
À le peupler l'homme a dû se complaire.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.
Les yeux en l'air le bon homme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
Faute d'idée, il allait faire une ode ;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
L'outre était pleine ; il en sort un olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.
Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentants ;
Des loups-garoux, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimables passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes !
Fi de l'horrible ! il est contagieux.
Chauve-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah ! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non ; mais, d'amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.

N 310.

↑ Haut

Les Quatre Âges historiques

Air : À soixante ans, il ne faut pas remettre (Air noté ♫)

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris :
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !
Où courons-nous ? quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.
Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :

Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.
Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.

Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante :
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.
Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
À l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.
L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous ; les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des deux qu'ils replacent le monde
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air : À soixante ans il ne faut pas remettre.

N 311.

↑ Haut

La Pauvre Femme

Air de mon Habit, ou d'Aristippe (Air noté ♫)

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.
Ah ! faisons-lui la charité.
Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle, autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah ! faisons-lui la charité.
Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !

Pour l'enlever au char qui la transporte.
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.
Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes !
Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité !

Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charité.
Revers affreux ! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix ;
Et bientôt seule et pauvre, elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah ! faisons-lui la charité.
Le froid redouble, ô douleur ! ô misère !
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété ;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah ! faisons-lui la charité.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE MON HABIT.

N 312.

MÊME CHANSON,

AIR D'ARISTIPPE.

N 312 BIS.

MÊME CHANSON,

Air de M. Gaubert.

N 312 ter.

↑ Haut

Les Tombeaux de Juillet

1832

Air d'Octavie (Air noté ♫)

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.
Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
« Venge mon trône en butte aux niveleurs.
« Victoire aux lis ! » Soudain Paris en foule
S'arme et répond : Victoire aux trois couleurs !
Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux ?
N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.
Quoi ! d'une Charte on nous a fait l'aumône,
Et sous le joug vous voulez nous courber !
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste ! encore un roi qui veut tomber.
Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité !

L'égalité ? c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.
Marchons ! marchons ! À nous l'Hôtel-de-Ville !
À nous les quais ! à nous le Louvre ! à nous !
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.
Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'état garde à jeun les trésors !
Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfant, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.
Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire ;
Sans penser même à nous dire leur nom.
À ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ?
Voit-on venir le drapeau tricolore ?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
À Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

À son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
« Salut ! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.
Dernier conseil de son génie austère !
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre
Pour successeur choisit la Liberté.
Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.
Des corrupteurs la faction titrée
Déserte en vain cet humble monument ;
En vain compare à l'émeute enivrée,
De nos vengeurs le noble dévouement.
Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.
De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.
Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.

Du coup qu'ici frappa votre courage
La terre encore a longtemps à trembler.
Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.
Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.

Le monde ancien finit : d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.
À vous, enfants, ces fruits des Trois-Journées.
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français, des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.
Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos trois jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air des Comédiens.

N 313.

↑ Haut

Adieu, chansons

Air du Tailleur et de la Fée, ou d'Agéline (Air noté ♫)

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte, ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête ;
« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
« Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
« Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »

Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.
« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
« Comme un clavier, modulait tous les airs ;
« Où la gaieté, vive et rapide flamme,
« Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
« Plus rétréci, l'horizon devient sombre ;
« Des gais amis le long rire a cessé.
« Combien là-bas déjà t'ont devancé !
« Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
« A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
« Le chant qui vole à l'oreille saisie,
« Souffla tes vers, même aux plus ignorants.
« Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
« Toi, conspirant tout haut contre les rois,
« Tu marias, pour ameuter les voix,
« Des airs de vielle aux accents de la lyre. »
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.
« Tes traits aigus, lancés au trône même,
« En retombant aussitôt ramassés,
« De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
« Volaient en chœur, jusqu'au but relancés.
« Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
« De vieux fusils l'abattent en trois jours.
« Pour tous les coups tirés dans son velours,
« Combien ta muse a fabriqué de poudre. »

Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.
« Ta part est belle à ces grandes journées,
« Où du butin tu détournas les yeux.
« Leur souvenir, couronnant tes années,
« Te suffira, si tu sais être vieux.
« Aux jeunes gens raconte-s-en l'histoire ;
« Guide leur nef ; instruis-les de l'écueil ;
« Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
« Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repose.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air d'Agéline (de B. Wilhem).

N 314.

↑ Haut

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-de_B%C3%A9ranger. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.